12 MAI 1951

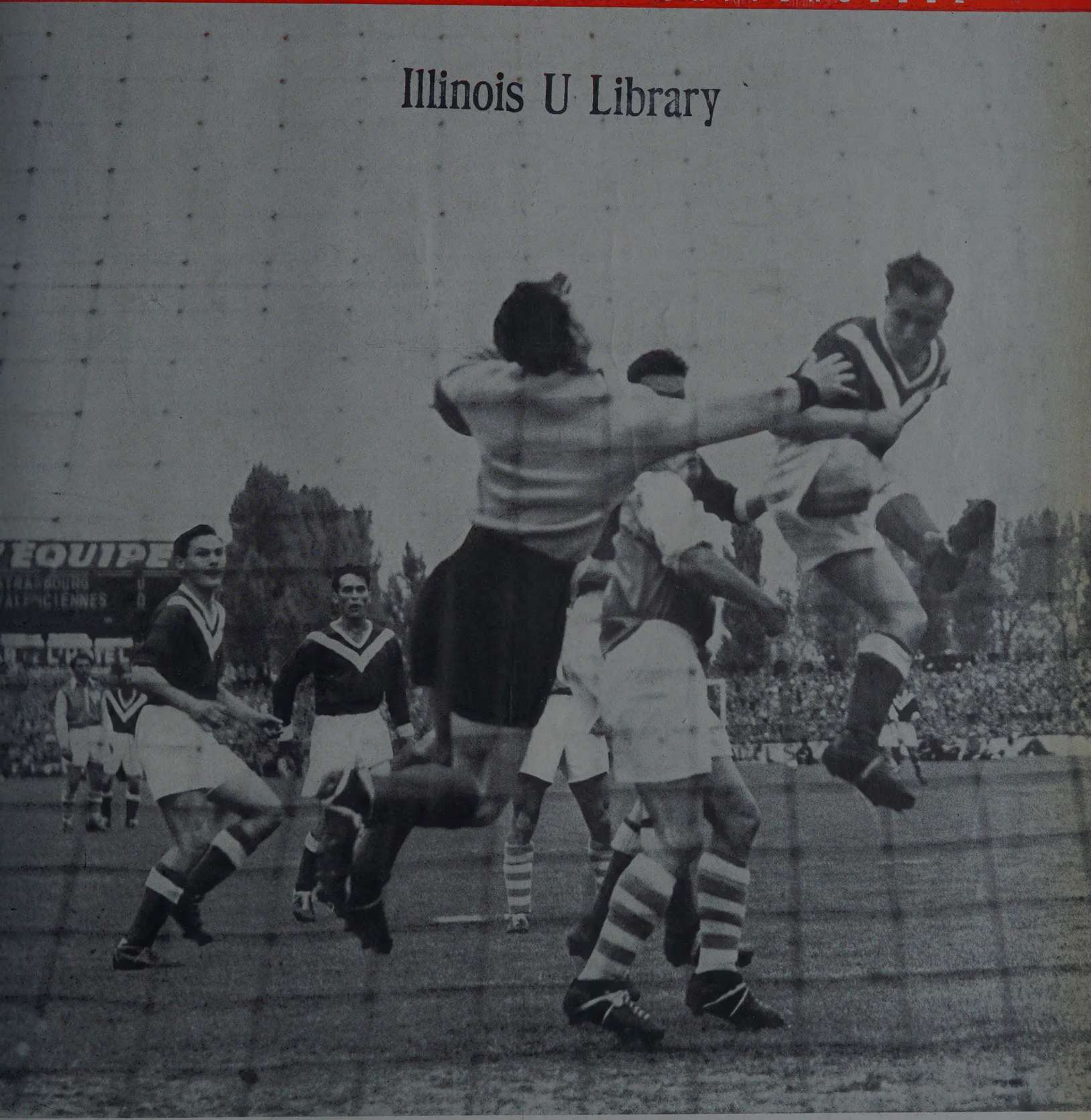
N° 291 - 100 FRANCS

# France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library




**SOIXANTE-DEUX MILLE SPECTATEURS ASSISTENT A LA FINALE DE LA COUPE DE FRANCE**

Pour la première fois le Racing-Club de Strasbourg figure au palmarès de la Coupe de France. C'est sur le stade de Colombes que les joueurs alsaciens triomphèrent le 6 mai de l'équipe de Valenciennes qui, bien que classée en seconde division, eut le grand mérite d'accéder à la finale après avoir éliminé des équipes réputées comme le Racing-Club de Paris, Lille et Saint-Étienne. Le score fut de 3 buts (marqués par Bihel, Krug et Nagy) à zéro.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

# FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

## TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

### FRANCE ET UNION FRANÇAISE

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an... | 4.400 | 5.600 | 6.000 | 7.200 |
| 6 mois... | 2.200 | 2.800 | 3.000 | 3.600 |

### ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an... | 5.400 | 6.950 | 7.250 | 8.800 |
| 6 mois... | 2.700 | 3.475 | 3.625 | 4.400 |

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.


# XXXe FOIRE INTERNATIONALE DE BORDEAUX

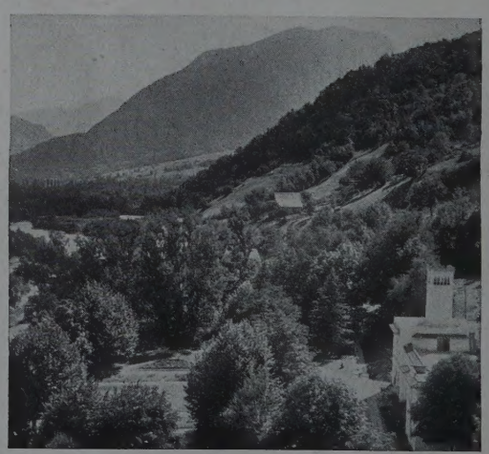
Membre fondateur de l'Union des Foires Internationales

## PALAIS DE L'AUTOMOBILE ET DU CYCLE

DU DIMANCHE 10 AU LUNDI 25 JUIN INCLUS

UNE HABITUDE AGRÉABLE ET SALUTAIRE

*votre quart-Vichy*



VACANCES DE SANTÉ

à LA LÉCHÈRE-les-BAINS (Savoie)

Dans son cadre de montagnes savoyardes, La Léchère-les-Bains est un véritable joyau dans un écrin de verdure. Cette charmante station se blottit dans un parc fleuri agrémenté d'un petit lac où jaillissent les sources.

Leurs eaux alcalines et radio-actives sont une véritable source de jouvence à laquelle viennent puiser toutes les femmes soucieuses de conserver toute leur fraîcheur et leur grâce. Les affections circulatoires, en particulier celles du système veineux : varices, phlébites et ulcères, trouvent dans la cure un soulagement, voire même une guérison remarquable.

La supériorité extraordinaire des eaux de La Léchère, la science peut maintenant l'expliquer. Elle tient à leur thermalité élevée (53 degrés) et à leur radio-activité puissante (deux à six fois supérieure à celle des autres stations analogues), et à plusieurs autres raisons qui sont expliquées dans la brochure « S » que l'Établissement thermal de La Léchère vous enverra sur simple demande.

Venir à La Léchère cet été, c'est y passer de bonnes vacances et en revenir avec une santé et une légèreté qui étonneront vos amis.

# RETROUVEZ LA SANTÉ

*Et*

*PASSEZ DE BELLES VACANCES EN*

# *AUVERGNE*

*qui vous offre dans un cadre magnifique*
***LES CURES BIENFAISANTES***
***ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE***

*Ses*

## *6 GRANDES STATIONS THERMALES*

***LA BOURBOULE** (850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

***CHATEAUNEUF** (380 M.) Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

***CHATEL-GUYON** (400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

***LE MONT-DORE** (1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

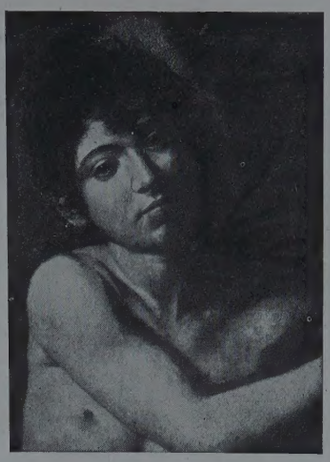
***ROYAT** (450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

***SAINT-NECTAIRE** (700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites*

René Ravo

Pub. JOUVE N° 52

---



*Italie*

# MILAN

## EXPOSITION DU CARAVAGE

au PALAIS ROYAL

**MAI - JUIN**

*Le Caravage :* St Jean-Baptiste *(détail).*

## IX^e TRIENNALE

EXPOSITION INTERNATIONALE DES ARTS DÉCORATIFS
ET INDUSTRIELS MODERNES ET DE L'ARCHITECTURE MODERNE

**5 MAI - 30 SEPTEMBRE**

Sensibles réductions sur le prix de l'essence pour les touristes qui se rendent en Italie.

•

*Renseignements :*

**OFFICE NATIONAL ITALIEN DU TOURISME (E. N. I. T.)**
**PARIS : 23, rue de la Paix — Nice : 14, avenue de Verdun**
*ou*
**ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO — MILANO**
**et dans les Agences de Voyages**

---

**PETITE...**
**..EN DIMENSIONS SEULEMENT**

# la Sonorette

MARQUE DÉPOSÉE

## PUISSANTE, MUSICALE, SENSIBLE

*Comme un grand poste*

Pas d'excuses !... A l'encontre d'autres postes ayant les mêmes dimensions, la SONORETTE ne demande pas un traitement de faveur parce qu'elle est petite et charmante.

La SONORETTE vous apportera les mêmes stations que les plus grands postes, clairement et distinctement, sa tonalité vous surprendra et vous plaira grandement. Sur ondes courtes, la SONORETTE est très puissante et s'accorde très facilement. On découvre aisément toutes les stations sur son cadran miroir lumineux.

**13.950** *frs*

*Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant F.2 contenant toutes les caractéristiques sur ce poste.*

**5 LAMPES**

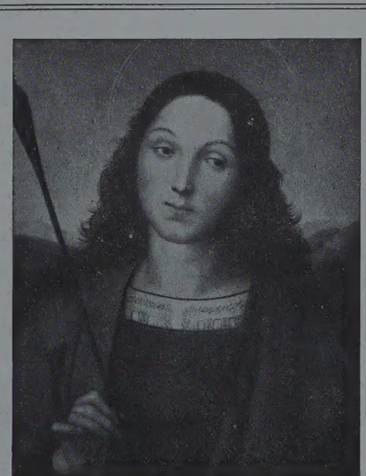
Toutes ondes y compris les ondes courtes 30 à 50 mètres BAND SPREAD.

La SONORETTE est présentée dans une gamme très variée de ravissants coloris.

Sonora RADIO
Usines et Bureaux
Puteaux - (Seine)

**Pour AUTO, BATEAU, CAMPING, demandez l'adaptateur BLED-SONORETTE qui permet le fonctionnement de la SONORETTE sur accus de 6 volts.**

---



*Ne manquez pas de visiter la patrie de*

MICHELANGELO MERISI

*dit*

*"Le Caravage"*

(1573-1610)

*Raphaël:* St Sébastien *(Académie Carrara).*

# BERGAME

Cité antique et moderne, artistique et industrielle, touristique par excellence, et visitez son

## ACADÉMIE CARRARA

un des plus beaux et riches musées de peintures italiens.

•

De Milan : 50 km. d'autostrade
Service de cars Pullman toutes les demi-heures

*Renseignements :*

**ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO - BERGAMO / ITALIE**
**et dans les Agences de Voyages et Tourisme**

# en 1951

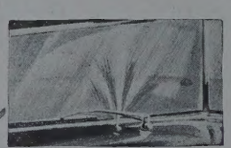
## VOUS AVEZ LE DROIT D'ÊTRE EXIGEANT

**Vous devez aujourd'hui exiger de votre voiture qu'elle se conduise sans effort et sans fatigue, qu'elle roule sans secousse et sans bruit.**

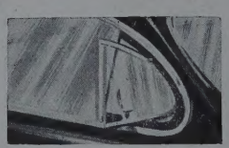
**Vous devez exiger de la place pour vous, les vôtres et pour vos bagages.**

**Vous devez exiger l'équipement complet, pratique qui simplifie et rend agréable l'usage de votre voiture.**

Été comme hiver un climatiseur permet de régler la température à volonté.

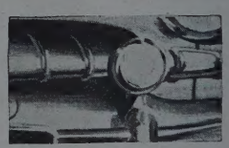


*Double lave-glace de pare-brise*.*



*Pour l'aération Volet déflecteur et trappe d'auvent.*

*Vaste coffre éclairé roue de secours horizontale.*

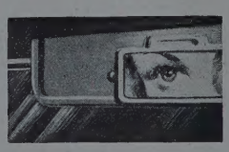


*Phares anti-brouillard et à longue portée*.*

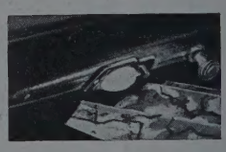
*Phare de recul commandé par marche AR.*

*Trois paires de feux clignotants.*

*Tableau de bord à luminosité réglable.*



*Miroir éclairé sur pare-soleil.*



*Lecteur de cartes sous tableau de bord.*

* montés avec supplément.

*seule la*

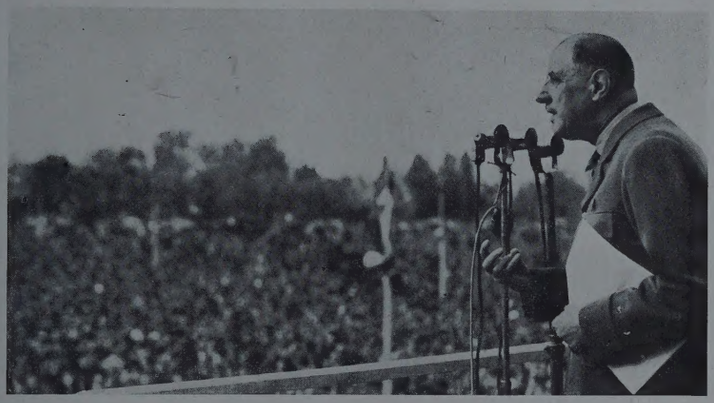
# VEDETTE FORD

*peut vous satisfaire*

PROPAG F. 123

7me ANNÉE — NUMÉRO 291 12 MAI 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

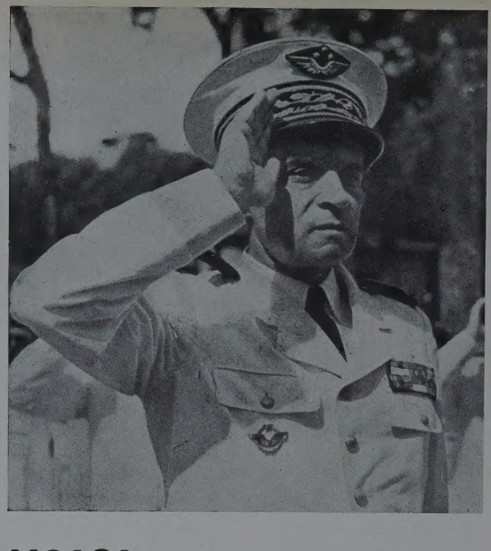


# 1er MAI : PLUIE, MUGUET, DISCOURS ET CORTÈGES

La fête du Travail a débuté cette année sous le signe de la pluie. Le matin, dans Paris maussade, des marchands de muguet s'abritaient sous un parapluie pour offrir aux rares passants les petites clochettes frileusement fermées. Le mauvais temps n'empêcha pas les forts de la halle, conduits par leur reine et arborant leur pittoresque costume — vaste chapeau de cuir et blouse bleue — de se rendre au palais de l'Elysée pour offrir au président de la République le bouquet traditionnel. De discrets rayons de soleil favorisèrent l'après-midi les manifestations organisées dans la capitale. A Bagatelle, à l'issue d'une kermesse du travail et de la jeunesse organisée par le R. P. F., le général de Gaulle inaugura l'ouverture de la campagne électorale en proclamant dans son discours la nécessité d'un changement de régime. De leur côté, le parti communiste, la C. G. T. et les organisations annexes avaient convié les adhérents et les sympathisants à défiler, selon la coutume, de la Nation à la Bastille. Mais une violente échauffourée, au cours de laquelle soixante-huit gardiens de la paix furent blessés, mit aux prises le service d'ordre et des manifestants nord-africains qui tentaient d'arborer dans le cortège le drapeau des séparatistes algériens.

# ACTUALITÉS MONDIALES D

**PARIS.** La première liaison radiotéléphonique entre Paris et La Havane a été inaugurée le 30 avril au ministère des P. T. T. par M. Charles Brune (à g.) et par S. E. le ministre de Cuba en France, M. de Ayala.



## VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

**SAIGON.** La D. C. A. vietminh a abattu, près de Cao-Bang, un bombardier à bord duquel avait pris place le général Harteman, commandant des forces aériennes d'Extrême-Orient. Le gouvernement de Ho Chi Minh assure avoir fait inhumer les corps du général et de ses compagnons « conformément aux traditions militaires ».

**PARIS.** Accueilli à son arrivée à Orly par général Eisenhower, M. Wilson, directeur de l'Of de mobilisation de la Défense américaine, s'entretien en Europe des aspects économiques du réarmeme

**SAINT-MALO.** Les évadés de guerre ont tenu leur 33e congrès en présence du général Chouteau (le 4e de droite à gauche). Ils ont rendu hommage à ceux qui payèrent de leur vie leurs tentatives d'évasion.

**VIENNE.** Le gouvernement américain a réussi à obtenir la libération de Vogeler, emprisonné par le gouvernement hongrois pour « espionnage » et qui, après dix-sept mois de captivité, a retrouvé sa famille.

**CHICAGO** a accueilli le général Mac Arthur a le même enthousiasme que les autres grandes vi américaines. La foule massée tout le long du p cours a fait pleuvoir les confetti sur le cortè

**HOLLYWOOD.** Miss Margaret Truman, fille du Président, a brillamment débuté à la télévision. On la voit ici félicitée par James Stewart, son partenaire, et par le directeur de l'émission, Bill Karne.

**GIBRALTAR.** La mystérieuse explosion d'un bâtiment de la Royal Navy qui déchargeait des munitions dans le port a causé douze morts, provoquant en outre de nombreux dégâts à travers la ville, recouverte de fumée.

**ZEILIDJA.** Dans cet important centre minier Maroc oriental, le général Juin, résident général, inauguré une nouvelle laverie de minerai de plo qui pourra traiter chaque jour 2.000 tonnes de miner

# LA SEMAINE

**ARIS.** Après s'être rendu, en compagnie de son édécesseur, M. Léonard, au monument des victimes devoir pour y déposer une couronne, M. Baylot, le uveau préfet de police, a pris possession de son poste.

**INT-LEU-LA-FORET.** L'exhumation, avant leur nsfert en Corse, des restes de Charles-Marie Bonarte, père de Napoléon, a donné lieu à une émouante cérémonie à laquelle assistait le prince Murat.

**PENHAGUE.** La Comédie-Française vient de e une tournée dans les pays scandinaves. Pendant séjour au Danemark les artistes n'ont pas nqué de se rendre au célèbre château d'Elseneur.

# D'un Samedi à l'autre


## PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE


Le problème que je voudrais appeler le problème du « style vertical », celui de l'immeuble à très nombreux étages, celui du building, se trouve périodiquement proposé à l'attention des observateurs français, tantôt pour une ville de province, tantôt pour Paris, notre belle ville capitale. Je pense que tous les Français ont le droit d'exprimer leur sentiment sur ce sujet. Paris, par exemple, appartient aux Parisiens, d'abord. Paris appartient ensuite à tous les Français. J'ajouterai que Paris appartient même à tous les hommes civilisés et que tous les hommes peuvent et doivent, en une conjoncture telle, faire connaître leur avis.

Que, faute de place, faute même de rapides moyens de communication, l'idée de gagner dans la troisième dimension ait, il y a cinquante ans, tenté les hommes d'affaires groupés sur le rocher de Manhattan, c'est assez compréhensible. La France avait montré, de manière purement expérimentale, dès 1889, qu'il était possible d'élever un édifice métallique de 300 mètres et que cet édifice était solide. Pour les New-Yorkais d'alors, il fallait, à tout prix, économiser la place et le temps. Les gratte-ciel ont donc poussé les uns contre les autres, mêlant leurs ombres. Ces constructions orgueilleuses ne visent d'ailleurs pas à l'éternité. On les démolit, après quelques lustres, en vue de nouvelles expériences. Le building américain est le triomphe du provisoire.

Que d'autres cités, saisies d'une sainte jalousie, aient élevé, elles aussi, des gratte-ciel, alors que d'immenses plaines s'étendent tout à l'entour, c'est l'effet d'une mode vertigineuse. Ainsi les bourgs de Middle-West donnent à croire, de loin, que la foule des petites baraques assez confortables qui les composent est surveillée par une cathédrale. Que des villes nouvelles, comme Johannesburg, par exemple, en Afrique australe, aient construit des buildings sans même élargir les rues et sans créer d'immenses garages, pour, du moins, drainer les véhicules en stationnement, cela manifeste une bien surprenante imprévoyance. Mais que, dans une ville noble, assise à la même place depuis deux mille ans, et qui, en certaines de ses parties, est un véritable musée de la civilisation humaine, que, dans une ville de cette sorte, on parle, de temps en temps, de construire des gratte-ciel, voilà qui ne saurait se faire sans que l'opinion publique tout entière soit éclairée et convaincue.

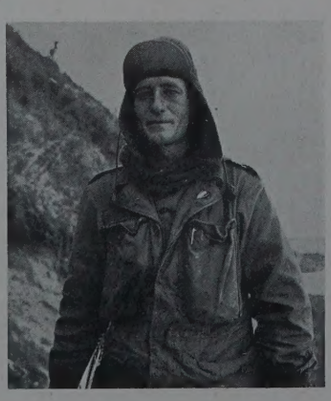
S'agit-il d'une rêverie, d'une anticipation, d'un péril imaginaire ? Hélas ! non. Le promeneur qui gravissait autrefois les tours de Notre-Dame apercevait un tableau parfaitement harmonieux. Escortée de palais et d'églises, la Seine coulait avec sérénité dans un paysage sans défaut où tout semblait à la mesure de la raison. Aujourd'hui, le promeneur découvre encore, du haut de Notre-Dame, ce même tableau magnifique ; mais il se demande avec malaise ce que peut bien signifier certaine chaotique citadelle de béton qui s'élève à la frontière du quartier des écoles et qui défigure Paris. C'est la nouvelle faculté de Médecine. Il avait été question, il y a une vingtaine d'années, d'établir cette faculté sur l'emplacement de la Halle aux vins, et c'était un projet raisonnable. Les hommes d'affaires n'ont pas accepté ce que recommandaient le bon sens, le bon goût, l'intérêt de tous les Parisiens. La Ville-par-excellence a reçu de ce fait une première injure. Est-ce le signal d'autres offenses, d'autres laideurs irréparables ?

Le fameux édifice Le Corbusier ne s'élève pas au cœur de Marseille, mais dans un lointain faubourg. Les problèmes que pose cette expérience coûteuse, extravagante, peu conforme au génie de la nation, ces problèmes qui sont nombreux et presque insolubles, n'intéressent du moins pas, pour l'instant, l'esthétique générale et la physiologie de la cité phocéenne. Je dis bien « la physiologie » car ces constructions monstrueuses risquent de modifier gravement les fonctions normales de la cité qui les porte comme des tumeurs.

Tous les voyageurs savent, par exemple, que la présence d'un édifice considérable, de ce style que je dis « vertical », suffit à gâter le rythme de la circulation. Paris, qui commence à souffrir, la paix revenue, de « troubles circulatoires » inquiétants, Paris n'est pas une ville dessinée en vue d'expériences aussi peu prudentes. Les spécialistes en sont à chercher sans relâche des règles propres à diminuer la congestion, à permettre un plus facile écoulement des foules et des véhicules. Que les hommes chargés de veiller au bonheur de la cité pensent à cela quand ils examineront les plans qu'on leur proposera désormais.

Au surplus, nous autres Français, dans ces folies architecturales, nous arriverions en retard. Même aux États-Unis, la lutte est engagée entre le building et l'auto, entre le style vertical et le style horizontal, entre la ville inhumaine et la ville aérée, libre, fleurie. Cette bataille-là, je suis sûr que le building la perdra.

L'adjudant Girardot, héros du bataillon de Corée, en conversation devant le « Press-Club » de Tokio avec René Cutforth, de la B. B. C. Ci-dessous, a gauche, le commandant Le Mire. A droite, le capitaine Goupil, commandant la compagnie sud-coréenne du bataillon.



# LA GUERRE DE CORÉE VUE DE TOKIO

## CE QU'EN PENSENT LES COMBATTANTS

### LEVER DE RIDEAU ? NOUVELLE GUERRE D'ESPAGNE ? OU DE FINLANDE ?

PAR NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE PAUL MOUSSET

L'adjudant Robert Girardot, du bataillon français de l'O. N. U., peut se flatter d'avoir produit une sensation lorsqu'il vint déjeuner au *Press-Club* de Tokio. On l'avait enlevé, non sans mal, aux médecins du Camp King, où il suivait un traitement de rééducation. Il connaissait à peine Tokio, la ville du monde où il est le plus facile de se perdre, et pas du tout le *Press-Club*. Pourtant, à l'heure fixée, il arrivait devant l'immeuble de la Shymbun Alley et pénétrait dans le grand hall du bas, où se réunissent journalistes et correspondants de guerre à chacun de leurs retours de Corée. Nombreux ceux qui se trouvaient là à boire, en

compagnie d'Américaines, d'Anglaises, de Chinoises, de Japonaises, leurs premiers cocktails de la journée. Appelés de tous les côtés, les « honorables boys » du bar se glissaient entre les groupes. Des gens allaient, venaient, entraient, sortaient, se rendaient au téléphone. C'était l'atmosphère de détente, un peu bruyante, un peu éthylique, nécessaire à des hommes saturés d'horreurs.

### L'ODYSSÉE D'UN HÉROS

Quand l'adjudant Girardot apparut les regards se tournèrent vers lui, les conversations baissèrent d'un ton. Bien découplé dans son uniforme sans galon ni décoration (sans même cette Légion d'honneur gagnée naguère comme caporal-chef, et restée Dieu sait dans quelle ambulance de campagne !), ce grand garçon de trente-six ans se révélait « spectaculaire ». Il s'imposait d'autant plus à l'attention que, sans avoir l'air d'y penser, il marchait le pied pris dans un plâtre énorme. Les habitués du *Press-Club* avaient vu bien d'autres convalescents. Avec son béret noir, son visage de baroudeur, celui-là apportait un élément nouveau... Encore les étrangers qui témoignèrent leur sympathie à ce sous-officier ignorèrent-ils le récit de sa blessure, qu'en petit comité on finit par lui extorquer, une histoire qu'il raconta sans chercher l'effet, avec un souci tout militaire du détail, et que voici résumée.

C'est le 1er février. De 5 à 7 heures du matin, les Chinois attaquent en force. Alors que les munitions commencent à manquer la section que commande l'adjudant parvient à les mettre en fuite. Ils laissent sur le terrain une vingtaine de morts, mais, vers 9 heures, réattaquent avec des moyens puissants. Girardot a emprunté des obus et des bandes de mitrailleuse. Ses hommes se défendent âprement. Lui, il se multiplie. Il vient de donner à ses deux canons de 57 sans recul l'ordre de tirer. Dans l'exaltation du combat il oublie de se mettre à l'abri. A 4 mètres il reçoit en pleine figure la flamme qui s'échappe de l'arrière d'un canon. Littéralement assommé, il s'écroule. Quand il revient à lui il se sent le visage emporté, la tête « comme un tonneau ». De plus, *il est aveugle.* Comme il tente de se redresser une balle lui traverse le pied, lui casse les quatre métatarses de droite et les articulations des deux petits orteils. Il hurle : « Semelier ! » et passe à celui-ci — son sergent-chef adjoint, qui devait être tué à Chipyong-Ni — le commandement de la section. Le capitaine de Castries, auquel rien jamais n'échappe, le confie au sergent Violleau et le fait évacuer. Le terrain est tel, le brouillard si dense que les deux hommes manquent de tomber, à plusieurs reprises, entre les mains des Chinois. Aveugle, le pied brisé, Girardot errera pendant près de deux heures avant d'atteindre la route. « On m'a emmené, dit-il, à l'hôpital de Chongju. Les Américains m'ont soigné. Ils m'ont mis sur la figure un pansement sec que, d'un seul coup, ils m'ont arraché le lendemain. J'ai poussé un cri, vous pouvez me croire ! Ils ont leurs méthodes à eux. Mais voyez le résultat : plus de trace de brûlure. Enfin, presque plus. » Les jours s'écoulent. Contre toute attente, la vue lui revient peu à peu. On lui a extrait, au-dessus de l'œil, un éclat de grenade. Ce sont ses dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième blessures... « Maintenant, à vous ! fait-il. Dites-moi ce qu'il en est de cette affaire de la cote 1037. » On le lui dit. Tandis qu'il écoute, sans un mot, ses yeux, ces yeux qui normalement n'auraient plus jamais dû voir, se remplissent de larmes. Larmes pour ses hommes, ses camarades, ses officiers blessés ou tués ? — « Non, avoue-t-il, je suis jaloux. Ils y étaient. Et moi pas. »

— Si tous vos Français ressemblent à celui-ci, nous dit René Cutforth, de la B. B. C., je comprends votre parti pris en faveur de ce bataillon.

### LES FRANÇAIS ONT DONNÉ L'EXEMPLE

Dès le départ de Marseille, en octobre, sur l'*Athos-II,* nous avions certes compris les possibilités de cette unité. Nous avions discerné, et écrit à l'époque, l'importance de la victoire française lors de la première affaire de Wonju, le 7 janvier. Maintenant que le recul permet de faire le point avec un maximum de précision, on est bien forcé de reconnaître que ce succès a marqué en son temps le renversement psychologique de la situation en Corée. Sans doute l'honnêteté oblige-t-elle à admettre qu'il coïncida avec la mort du général Walker et son remplacement à la tête de la VIIIe Armée par le général Ridgway. Il n'en reste pas moins ceci : alors que les troupes de l'O. N. U. reculaient dans tous les secteurs, alors que des brigades, pas américaines d'ailleurs, perdaient, presque sans combat, des chars du dernier modèle, alors que l'épouvantail chinois terrorisait des hommes aguerris, la résistance triomphante du bataillon français produisit sur les Alliés un effet de stupeur. La charge à la baïonnette des lieutenants Le Beurrier et Lainel fournit la note pittoresque qu'aime le public américain. Sans vouloir minimiser en rien la bravoure de deux officiers que nous nous honorons de connaître, l'affaire en soi n'était qu'un incident. Ses répercussions se révélèrent considérables. Du jour au lendemain on assista à un bouleversement des esprits. Cette VIIIe Armée battue, et qui souffrait de sa défaite, qui n'entrevoyait plus, au mieux, que la défense du « périmètre » de Fusan, se livra à un examen de conscience et médita sur la leçon que venait de lui donner cette poignée de Français. Elle découvrit que des assaillants, même Chinois, ne sont pas invincibles, que l'encerclement est, à présent, de routine courante, qu'une guerre de montagne se fait en occupant les crêtes, que la conception « tankiste » ne vaut rien dans une contrée de gorges et de ravins. Elle se rendit compte de l'anomalie de revers infligés par un adversaire ne disposant pratiquement ni d'artillerie ni d'aviation. Sous l'égide du général Ridgway elle adopta non plus une attitude défensive sans conviction, mais résolument offensive. Puis, peu à peu, la constance de ces quelques centaines de Français dans la victoire provoqua, sur le plan international, le revirement que l'on sait.

### DIFFICULTÉS ET SOUFFRANCES

Cela, nous l'avons déjà écrit. On ne peut trop le redire. Mais à ce stade de l'histoire on ne saurait non plus omettre sans mauvaise foi les difficultés, les souffrances auxquelles eurent à faire face les hommes du bataillon français. Le sujet pour un civil est épineux. Certains militaires, qui ne portent aux journalistes qu'une tendresse relative, admettront mal qu'un correspondant de guerre s'immisce dans des domaines qu'ils considèrent comme les leurs propres. Trop d'hommes, trop d'officiers nous ont demandé que la vérité fût sue pour que nous la taisions davantage. Or il est évident qu'en dépit des réclamations du général Monclar, qui avait, lui, l'expérience des combats dans la neige, le bataillon partit mal équipé, entre autres choses, contre le froid. On pouvait rire, sur l'*Athos-II,* des étonnants sous-vêtements rose et orange dispensés par l'Intendance, véritables collants d'acrobates ou de dompteurs de puces. Tout au plus permirent-ils au lieutenant Le Beurrier (blessé en janvier) et à son ami Nicolaï (tué en février) d'instaurer à bord des séances de boxe française — moustache obligatoire ! — selon les meilleures traditions de 1900. On rit moins, avant Wonju, quand le bataillon, privé, notamment, de sacs de couchage en duvet, grelotta durant des nuits et des nuits, des semaines et des semaines, par des froids de — 30 degrés. Bref l'organisation se fit sur le terrain, avec les conséquences qu'un semblable état de choses entraîne. Ajoutons qu'un facteur moral, très grave, compliquait une situation physique pénible. Pendant longtemps le courrier n'arriva pas. Lorsque enfin il parvint il apportait à des gens perdus dans la neige, à 20.000 kilomètres de la France, les doléances des leurs, qui ne touchaient qu'avec des retards considérables, ou ne touchaient qu'en partie, ou ne touchaient pas du tout leurs indemnités familiales ou d'attente. « Est-il vrai que des familles crient famine ? », demandâmes-nous un jour au général Monclar. Et celui-ci, pour lequel la troupe nourrit une affection justifiée : « Je ne *peux pas* vous répondre... » Ajoutons encore qu'au début d'avril, la solde, la fameuse solde n'était toujours point fixée ; que Paris n'avait pas réussi à arrêter le principe de mandats expédiés de Corée en France. Des dollars seraient pourtant ainsi rentrés. Les hommes alors, ces hommes exposés à être tués ou blessés le lendemain, de gaspiller, « bêtement » disaient-ils eux-mêmes, leur argent. La liste des récriminations, qui s'allongeait à chacune de nos visites, serait interminable. Officiers et soldats déploraient aussi la parcimonie des récompenses, une fois de plus d'accord en cela avec le général Monclar, auquel les Américains avaient dit : « Pour des gens comme les vôtres, toutes les Bronze Stars, toutes les Silver Stars que vous nous demanderez ! » Et, s'ils avaient la perspective d'un accueil charmant, une fois blessés et convalescents, au Foyer français, que dirige avec dévouement, à Tokio, la femme généreuse qu'est Mme Adrien Rumbert, ils auraient bien préféré recevoir, encore valides, des journaux et des hebdomadaires français. Enfin — nous touchons ici le point délicat — nul qui ne se plaignît de la dualité, pour ne pas parler de la rivalité des états-majors. Cette direction à double commande s'explique ; le corps expéditionnaire français en Corée se composait du bataillon et de son chef normal, assisté de ses adjoints. Il comprenait en outre un état-major des Forces terrestres françaises de l'O. N. U. destiné à coiffer tous les éléments français à venir, et que dirigeait le général Monclar. Seulement il arriva ceci, que les Forces terrestres françaises ne comportèrent jamais, en tout et pour tout, jusqu'en avril, que le bataillon (aux effectifs douloureusement amputés depuis l'arrivée à Fusan). D'où ordres et contre-ordres dont pâtit la troupe. Il n'est pas osé de prétendre que seule l'action effective du général Monclar sauvegarda bien souvent l'unité du bataillon. Et rendons ici justice au chef de ce bataillon, le commandant Le Mire, un ancien parachutiste, qui ne chercha jamais la publicité. Il fallut que, chez lui, la résistance physique, une grande souplesse intellectuelle et la science militaire se conjugassent à un degré peu commun pour qu'il pût mener au mieux sa tâche, dans des conditions rarement aisées...

... Sur un plan plus vaste, et pour répondre à la question posée par des lettres nombreuses, que dire de l'issue de cette guerre ? L'époque est trop confuse pour autoriser les pronostics. A dire vrai, la fin de l'affaire coréenne intéresse peu le soldat de là-bas, qui accuse souvent de machinations assez troubles ceux qui ne permettent pas que soient bombardées les installations industrielles du Yalou, ou ceux qui s'opposent à l'entrée en lice des nationalistes chinois. (En parlant de soldats, nous ne pensons pas ici aux Français, qui se battent pour se battre ou bien pour des raisons assez lointaines de celles qu'ordinairement on leur attribue.) Convaincu, à tort peut-être, que les opérations en cours s'accompagnent de dessous qui jamais ne seront dévoilés, le G. I. moyen, lui, dont l'éducation politique est plus poussée que ne l'imagine l'Europe, ne croit plus beaucoup, s'il y a jamais cru, à la défense des peuples opprimés. Il y croit d'autant moins qu'il affiche à l'encontre du gouvernement sud-coréen de M. Syngman Rhee, ce champion de la démocratie dont, avant la dernière chute de la capitale, les séides ne se firent pas faute d'exécuter en grande série prisonniers politiques et « suspects », un mépris sans appel. Ce sera du reste l'honneur des correspondants de guerre français, anglais et américains présents alors à Séoul d'avoir protesté avec violence contre ces exécutions, et d'en avoir prévenu la trop fréquente répétition. Il y en aurait long à écrire sur la démarche véhémente faite par quelques-uns d'entre nous auprès du chef de la presse de Syngman Rhee, Clarence Lee, et du dîner avec saké et geishas coréennes que crut bon d'offrir peu après celui-ci aux représentants de la presse étrangère. Le lendemain même, les Anglais, tel Lionel Crane du *Daily Express,* lui prouvaient qu'un journaliste sûr de son fait ne se laisse pas influencer par des manœuvres aussi peu nuancées.

Pour en revenir au G. I. moyen, s'il se refuse maintenant à admettre qu'une démonstration de force en Corée suffise à garantir la paix mondiale, il affirme en revanche son amère certitude que la guerre coréenne n'est qu'un prélude, un « lever de rideau » à une gigantesque aventure, encore plus tragique. « C'est la guerre d'Espagne... ou la guerre de Finlande... », entend-on dire couramment. « Les ennemis de demain étudient leurs armes, leurs stratégies respectives. » Car la psychose d'une guerre générale quasi inévitable se trahit à tous les échelons. « En 1945 les Américaines avaient juré de ne plus jamais faire elles-mêmes la vaisselle, entend-on encore. Elles seront bien obligées de s'y remettre, et pour des années, avec tous les hommes à l'Est et à l'Ouest... » Et ces questions : « En supposant que « la vraie guerre » éclate tout d'un coup, que deviendra la Corée ? Les meilleures troupes américaines, les cadres de l'armée de demain s'y trouvent rassemblés. Alors, l'évacuation totale ? la simple défense de Fusan ? N'y aurait-il pas avantage à économiser des vies dès maintenant ? »

Réactions de combattants qui haïssent du fond de leur être un pays où la pestilence s'ajoute à la neige au nord, au sud à la poussière. Les meneurs du jeu — « Tuez le plus possible d'ennemis. Et ne vous occupez pas du reste... » — professent des vues quelque peu différentes. Un fait est certain : la tactique consistant à descendre ou à remonter périodiquement le long de la péninsule ne saurait se poursuivre longtemps à ce rythme d' « accordéon ».

LA PHOTOGRAPHIE CI-DESSUS MONTRE, SUR LE TERRAIN DE LAI-CHAU, TROIS DES DAKOTAS QUI ONT AMENÉ VERS LE SECTEUR MENACÉ DE LA FRONTIÈRE DES PARACHUTISTES FRANÇAIS ET VIETNAMIENS ET DES TABORS.

# AU TONKIN

# CHINOIS ET VIETMINH LUTTENT CÔTE A CÔTE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL L. BODARD

Au moment où le général Mac Arthur était sacrifié se produisaient en Indochine, parmi les montagnes déchiquetées et les vallées moyenâgeuses des « pays thaïs », des événements mystérieux et inquiétants. Dans la cité de Laï-Chau — la capitale du chef Deo Van Long, dont j'ai jadis décrit le yamen fortifié érigé sur un éperon rocheux, au confluent des eaux tumultueuses de la rivière Noire et de la Nan-na — arrivèrent des partisans épuisés qui firent de curieux récits. Tous ils déclaraient également que, dans la journée du 1er avril, le petit poste de Ban-Nam-Cuong, à 2 kilomètres de la frontière chinoise, avait été assailli et capturé par une bande de cinq cents à huit cents hommes. Le lendemain cette troupe, après avoir couvert dans la nuit une étape de 30 kilomètres, surgissait dans Phongto, dans cette vallée heureuse où le patriarche Deo-Van-Ahn avait si longtemps gouverné, parmi ses femmes, ses dignitaires, ses sorcières et ses corps de ballet, à la façon d'un roi Pausole. Les partisans thaïs, devant cette irruption brutale, s'étaient réfugiés dans la jungle voisine — puis, par les sentiers de la montagne, ils avaient marché, marché jusqu'à Laï-Chau. « Les agresseurs sont des Chinois, disaient-ils. Ils portent tous des uniformes verdâtres. Ils sont organisés en petites unités militaires, en compagnie et en sections. Ce sont des gens bien armés, brutaux, qui savent manœuvrer et se battre. Après la prise de Phongto, ils se sont engagés sur la piste qui, par Tsin-Ho, conduit ici. Bientôt ils vont arriver... »

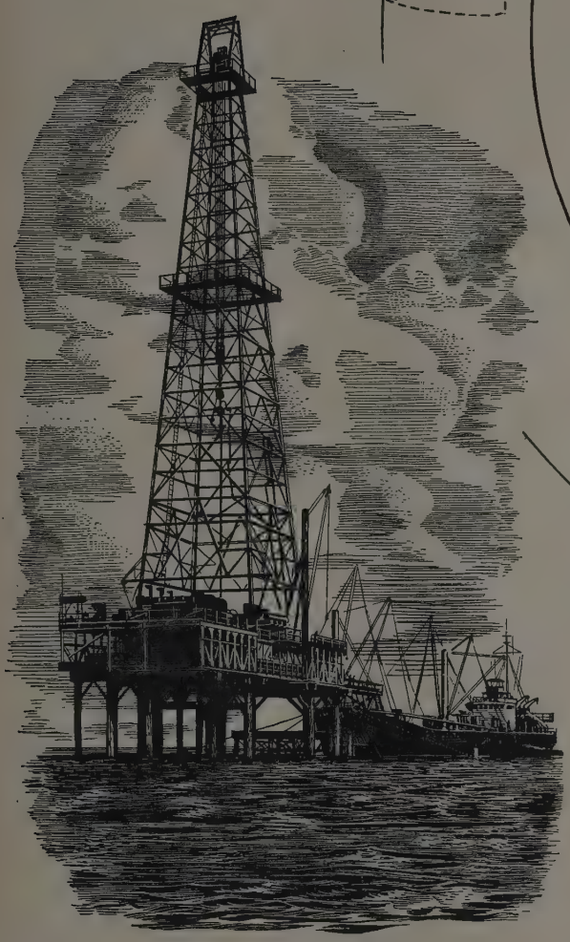
De fait, les Chinois étaient déjà parvenus à Tsin-Ho même, sur un haut plateau orné de pins et de rhododendrons, quand les Français réalisèrent un extraordinaire exploit de technique aérienne en amenant un tabor et un commando de parachutistes depuis Hanoï jusqu'au fond de la vallée de Laï-Chau, cette coulée entre des montagnes à pic de 2.000 mètres, et cela par un jour de crachin. Qu'on imagine les nuages absorbant les massifs et ne laissant, au fond de la gorge de la rivière Noire, qu'une bande de lumière sale. Autrement dit, en termes techniques, le plafond était seulement à 200 mètres. « Jamais un avion ne pourra percer », me disait un habitant de Laï-Chau quand retentit le bruit sourd d'un moteur. A ce moment j'aperçus un Dakota qui émergeait du coton et qui, par une chandelle, y retournait aussitôt — il réapparaissait au bout de la vallée, afin d'avoir l'espace suffisant pour perdre de sa hauteur avant l'aérodrome. Un appareil météo, sans aucun guidage, était descendu au jugé dans l'épaisseur des vapeurs, en jouant sa maigre chance d'aboutir juste dans la coupure de la rivière Noire, en risquant à chaque instant de s'écraser sur quelque paroi rocheuse... A peine atterri, le Dakota émettait déjà par radio et allait amener là, avec une précision merveilleuse, les avions du pont aérien. L'intervalle des arrivées, de quinze minutes d'abord, fut rabaissé à dix, puis à huit, puis à trois. En quatre-vingts voyages Junkers et Dakotas transportèrent près d'un millier d'hommes — de quoi parer à l'immédiat.

Mais quand nos troupes eurent débarqué de ce ciel bouché il se produisit un phénomène étrange : les Chinois s'arrêtèrent, reculèrent, disparurent. Et pendant des jours les parachutistes, progressant à leur tour sur la piste fameuse, marchèrent sans rien rencontrer dans la nature immense et vide. D'étape en étape, en tenue de jungle, ils arrivèrent à Tsin-Ho, que les Chinois avaient spontanément évacué. En sorte que, près de quinze jours après le franchissement de la frontière, on ignorait encore l'exacte identité des envahisseurs. Dans le cas bien probable de communistes, il restait encore à déterminer, pour mesurer la portée véritable de l'incident, s'il s'agissait de réguliers ou simplement de troupes provinciales.

Je suis allé chercher la réponse moi-même à Laï-Chau. Là, le colonel Coste — commandant les troupes des pays thaïs, qui avait assuré dans des conditions héroïques, à la fin de l'année dernière, la défense et l'évacuation de Lao-Kay — me déclara : « Tous les indices en notre possession démontrent qu'il ne s'agit pas de vulgaires pillards qui seraient venus razzier l'opium, le riz ou les buffles. Je n'ai pas de preuve non plus que nous ayons affaire à des formations régulières agissant sur ordre des autorités communistes. Néanmoins, nous avons en face de nous non pas des bandes, mais de véritables unités. Il est donc certain que ce sont des éléments communistes qui ont attaqué. »

Jusqu'à présent, toute l'affaire se présente comme une opération à caractère limité. Ce n'est pas une invasion — mais peut-être le début d'une infiltration lente à travers ces frontières immenses et éloignées des contrées thaïs et du Laos. Mais pourquoi cela ?

A vrai dire, il me sembla comprendre quand j'appris que, au moment même où les Chinois arrivés par l'axe de la rivière Noire s'emparaient de Phongto, des Vietminh provenant de la vallée du fleuve Rouge capturaient le village de Binhlu, après un combat acharné de quatre heures contre la garnison thaï, commandée par un lieutenant français qui fut ensuite porté disparu. C'était un épisode de plus dans la guerre des jungles et des montagnes qui, depuis six mois, se déroule dans d'étranges conditions — presque en dehors du monde connu — pour l'enjeu des pays thaïs qui commandent les pistes difficiles vers le haut Laos, et la cité vénérée de Luang-Prabang, aux pagodes peuplées de bouddhas dorés et debout.



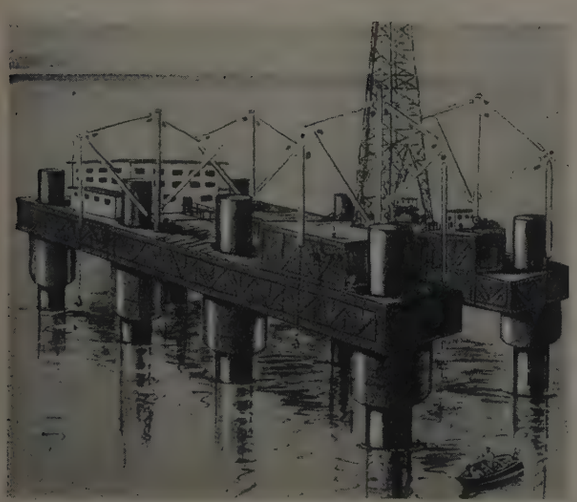
GRACE AUX TECHNIQUES ATOMIQUES

DE MODERNES PIONNIERS VONT PUISER

# LE PÉTROLE AU FOND DE L'OCÉAN

EN décidant la nationalisation des pétroles iraniens et la prise en charge par l'État des installations de l' « Anglo Iranian Oil Cy » le parlement de Téhéran a bouleversé sérieusement les données de la bataille sourde qui se livre dans le monde pour la possession et pour la distribution de l' « or noir ». Les délicates négociations anglo-américaines pour le partage des ressources pétrolières en sont d'autant plus affectées que le geste du parlement iranien peut avoir des échos dans le Moyen-Orient, où s'amorce déjà en Irak une campagne pour la nationalisation de l' « Iraq Petroleum Cy ».

Les États-Unis, qui possèdent de puissants intérêts dans ces régions productrices de pétrole, observent les événements avec une vigilante attention. Tant en raison de leur développement industriel que des risques nouveaux qu'ils assument dans la défense, les Américains voient, en effet, leurs besoins en carburant s'accroître au point qu'ils sont aujourd'hui importateurs en dépit des 35 % des ressources mondiales en pétrole dont ils disposent chez eux. Aussi, d'autre part, suit-on avec intérêt, outre-Atlantique, les travaux entrepris sur les côtes de Louisiane, du Texas et de Californie en vue d'extraire du sous-sol marin les richesses pétrolières qui y ont été prospectées.



IL Y A UN MONDE ENTRE LES ÉCHAFAUDAGES SUR PILOTIS ÉTABLIS PAR LES PREMIERS PIONNIERS ET LES RÉCENTS MODÈLES DE PLATES-FORMES A COMPENSATION AUTOMATIQUE.

L'ESPRIT des pionniers des « ruées vers l'or » revit aujourd'hui dans les chercheurs de pétrole sous-marin qui tentent l'aventure au large des côtes du nouveau continent, à bord de surplus de l'U. S. Navy, aidés des perfectionnements du radar et des engins à réaction, à grand renfort de millions de dollars. Cette course au trésor d'un nouveau genre a pris en peu d'années des proportions telles que le gouvernement de Washington a été amené à en tenir compte dans l'élaboration de ses nouveaux pro-

| Profondeurs | 4.800 | 4.500 | 4.200 | 3.900 | 3.600 | TOTAL |
|---|---|---|---|---|---|---|
| LOUISIANE | 1 | 9 | 34 | 82 | 270 | 396 |
| TEXAS | 2 | 3 | 5 | 22 | 59 | 91 |
| MISSISSIPI | 0 | 1 | 1 | 5 | 7 | 14 |
| ALABAMA | 0 | 2 | 0 | 0 | 2 | 4 |
| FLORIDE | 0 | 1 | 0 | 3 | 5 | 9 |
| TOTAL | 3 | 16 | 40 | 112 | 343 | 514 |

CE TABLEAU MONTRE L'AUGMENTATION CONSTANTE DU NOMBRE DES PUITS.

grammes de productions de défense, au prix d'un conflit avec les Etats riverains qui s'étaient attribué à l'origine un véritable monopole pour l'exploitation des espaces maritimes nouvellement convoités.

Cette « zone-frontière » qui s'offre à l'exploration entre la côte américaine et la haute mer représente l'équivalent d'un dixième de la surface totale des Etats-Unis. Elle est formée par la partie du plateau continental que recouvrent les eaux relativement peu profondes du golfe du Mexique et des océans Atlantique et Pacifique. Cette plate-forme s'étend en pente douce de la côte proprement dite jusqu'au rebord du gouffre océanique, s'arrêtant approximativement à la ligne marquant une profondeur de 100 brasses. Sa largeur varie de 8 kilomètres sur certains rivages de la côte occidentale à 280 kilomètres au large des côtes de Nouvelle-Angleterre et de Floride ; elle est en moyenne de 225 kilomètres le long du Texas et de la Louisiane. Sa surface totale est estimée à plus de 700.000 kilomètres carrés, dont 37.000 sur le Pacifique, 225.000 sur l'Atlantique et 370.000 dans le golfe du Mexique. Partout, le sous-sol se révèle fort riche en ressources naturelles, et depuis longtemps on avait reconnu la présence d'importants gisements de pétrole et de gaz naturels au large des côtes de Californie, de Louisiane et du Texas.

Le pétrole fut signalé pour la première fois en 1894, lorsqu'un puits fut percé d'une plate-forme sur pilotis installée sur les eaux peu profondes de la côte californienne ; mais il ne fallait pas songer, à l'époque, à une exploitation rentable. La recherche se trouva stimulée vers 1927, lorsqu'on découvrit que les mèches de forage utilisées le long de la côte ne s'enfonçaient pas à la verticale, mais dérivaient obliquement. Ainsi un puits ouvert sur le littoral descendait vers la mer et pouvait atteindre la zone de production à une distance considérable au large. Cette « dérivation », contrôlée et perfectionnée, permit, dès 1935, d'exécuter des forages orientés de façon précise et d'atteindre ainsi, de la côte, les gisements sous-marins les plus rapprochés.

## LE « GRAND JEU » DU GOLFE

Une première tentative de « plongée » au milieu du golfe du Mexique eut lieu en 1938 grâce aux efforts conjugués de trois sociétés. A un mille de la côte de Cameron, en Louisiane, ces trois firmes édifièrent une plate-forme sur pilotis de bois, par 4 mètres de profondeur. Le forage permit d'atteindre la nappe de pétrole à près de 2 kilomètres de profondeur. Au prix d'un million et demi de dollars, dix-sept autres puits furent aménagés qui produisent aujourd'hui quotidiennement 360 barils de pétrole qu'un pipe-line sous-marin transporte jusqu'aux réservoirs de la côte.

C'est toutefois depuis quelques années seulement que s'est ouvert ce que les Américains appellent le « grand jeu du pétrole » dans le golfe du Mexique. Depuis 1945 quarante compagnies pétrolières se sont lancées à la recherche de l'or noir sous-marin, louant aux Etats riverains plus de 10.000 kilomètres carrés de terrains submergés. Quatorze des vingt plus grandes firmes d'outre-Atlantique participent directement ou indirectement à ce *grand jeu*, qui attire des masses de plus en plus considérables de capitaux. Les opérations en eau profonde entraînent en effet d'énormes dépenses. Une exploitation moyenne explorant deux champs sous-marins exige, en moyenne, une dépense de 6 millions de dollars par an.

Le travail sur un champ sous-marin ne peut commencer que lorsque les ingénieurs, utilisant un cadastre particulier, ont réussi à localiser les surfaces choisies pour les opérations sismiques d'essai. Dès qu'il a obtenu un lot de terrain, l'entrepreneur commence à rencontrer des difficultés. Il doit d'abord localiser exactement sa concession et trouver un moyen de la reconnaître facilement ; opérations qui se compliquent singulièrement lorsqu'il s'agit d'un terrain situé sous 12 ou 15 mètres d'eau, à 30 ou 40 kilomètres de la côte. Bien entendu, la méthode classique de l'arpentage n'est ici d'aucun secours. La triangulation et le « shoran », ou « loran » — perfectionnements du radar — assurent une définition par longitude et latitude. La localisation des embarcations et plates-formes s'effectue au moyen d'un appareil de réglage captant les signaux de stations de radio installées sur la côte.

Les flottilles d'exploration, traînant des microphones enregistreurs au bout de 200 ou 300 mètres de câbles, couvrant 12 kilomètres par jour, se mettent à la recherche de structures sous-marines favorables. Des charges d'explosif lancées en mer produisent des ondes dont la réflexion et la réfraction par le sous-sol, minutieusement mesurées, sont livrées à l'interprétation des géophysiciens. Le coût de semblables prospections n'a aucun équivalent dans les recherches terrestres, et les indications recueillies ne peuvent aboutir à aucune certitude. Seul le forage aux endroits où ont été signalées des « anomalies » donnera une réponse définitive. L'exemple d'une compagnie moyenne est significatif. Après plusieurs mois de prospection, à raison de 50.000 dollars par équipe, l'édification, au prix de 900.000 dollars, de deux premières plates-formes aboutit au forage, à 3.000 dollars par jour, de deux puits qui au bout d'un an se révélèrent secs. Deux nouvelles tentatives actuellement en cours porteront à près de 8 millions de dollars le risque total pris sur quatre puits.

## PROBLÈME ET RÉALISATIONS TECHNIQUES

Indépendamment des risques d'ordre technique, l'entrepreneur qui a cru découvrir une structure favorable doit surmonter d'innombrables difficultés pratiques. Ses bureaux d'études, les locaux pour le personnel, les magasins, l'atelier de réparations, le gros matériel doivent être établis en double sur la côte et sur la plate-forme de forage. De nombreux transports maritimes et une liaison par radio sont également indispensables.

La préparation des opérations de forage donne lieu à un véritable concours d'ingéniosité. A 20, 30 ou 40 kilomètres de la côte, la plate-forme, exposée au soleil et à la réverbération, aux vents froids, au brouillard, aux courants et aux tornades, doit cependant offrir un abri sûr et confortable aux ouvriers, tout en assurant la protection d'un matériel fragile.

L'un a choisi de construire une véritable forteresse, plate-forme géante à deux ponts, montée sur cent piliers de 60 mètres de longueur, pouvant porter une charge de 5.000 tonnes. D'autres utilisent une plate-forme plus légère, portant seulement le derrick et l'installation de travail, un chaland solidement ancré, abritant entrepôts, ateliers et logements. L'avantage de cette solution est de permettre le déplacement d'un puits à un autre.

L'installation la plus importante réalisée jusqu'à présent a 65 mètres de longueur sur 35 mètres de largeur. Les chantiers occupent 4.000 mètres carrés. Une cinquantaine d'hommes y trouvent : logement, nourriture préparée sur place, lavoirs, eau courante douce, électricité et même « salles de récréation ». Chaque équipe passe quinze jours en mer.

Les installations préliminaires effectuées, le forage lui-même se fait dans des conditions tout à fait comparables à celles qui doivent être réalisées sur un chantier terrestre. Le problème qui consiste à empêcher l'eau de mer d'envahir le puits est relativement facile à résoudre : un tuyau de grand diamètre — 50 centimètres ou plus — va de la plate-forme au fond de la mer, s'enfonçant d'une trentaine de mètres dans le sol sous-marin. L'outil de forage et son tuyau descendent à travers cette « cheminée » emplie d'eau, mais débouchant à l'air libre. Le travail de pompage qui accompagne le forage fait disparaître peu à peu l'eau qui se trouvait dans la cheminée.

La nappe de pétrole atteinte, les difficultés reparaissent : le pétrole amené au niveau de la plate-forme, il faut le transporter à terre. Des chalands spéciaux font la chaîne entre le chantier flottant et la côte, tant que l'état de la mer le permet. Vienne une tempête, la chaîne est interrompue et le pétrole sortant du puits doit être jeté à la mer jusqu'au retour du beau temps. Reste la solution, dispendieuse, du pipe-line sous-marin.

La découverte de nappes importantes de gaz naturel a amené l'un des exploitants à franchir cette dernière étape. On construit actuellement le premier pipe-line sous-marin du golfe du Mexique pour le transport du gaz sur une longueur de 15 kilomètres. La canalisation a 30 centimètres de diamètre et pourra délivrer chaque jour plus de 1.300.000 mètres cubes de gaz naturel. A terre, une usine débarrassera le gaz des hydrocarbures liquides et de l'eau qu'il contient avant de le livrer à la consommation. L'ensemble de la canalisation, préalablement traité pour résister à la corrosion, sera profondément enterré dans le sol sous-marin grâce à un procédé nouveau utilisant les principes de la propulsion à réaction.

## CONFLITS DE SOUVERAINETÉ

La propriété de cette bande de terre submergée, si féconde en richesses naturelles, n'a pas manqué de soulever des contestations. Etats riverains et gouvernement fédéral engagèrent, voilà bientôt six ans, une controverse serrée qui vient seulement de se terminer par une demi-victoire de l'autorité centrale. Dès 1947 une décision de la cour fédérale avait réglé le problème californien en déclarant que cet Etat riverain ne possédait pas les terres submergées devant ses côtes jusqu'à 50 kilomètres au large ; le gouvernement central « ayant des droits souverains en matière de défense et de protection de l'ensemble du territoire ».

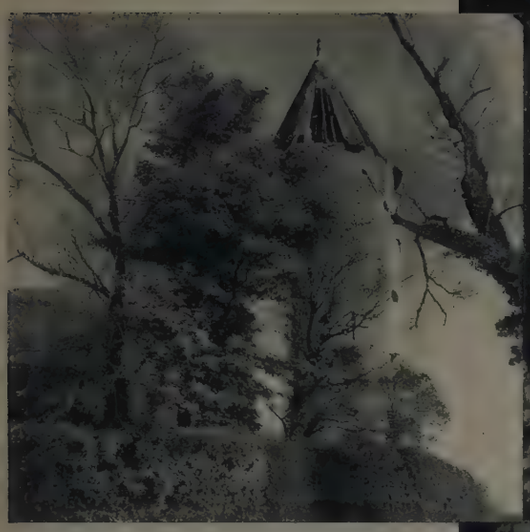
Trois années supplémentaires de chicane ont permis cependant à la Louisiane et au Texas de réaliser d'appréciables bénéfices avant de se voir, à leur tour, dépossédés. La décision, intervenue en décembre dernier, confirme les droits souverains du gouvernement fédéral sur les gisements de pétrole et de gaz entre la ligne de marée basse et la limite de la plate-forme continentale. Le décret enjoint aux Etats et à leurs preneurs à bail de ne prendre ni gaz ni pétrole sans autorisation préalable du gouvernement de Washington. Mais le jugement est applicable à partir de 1950, et non, comme le demandait l'autorité fédérale, depuis l'arrêt de 1947 concernant la Californie.

Pour les exploitants la situation reste sensiblement la même, le ministre de l'Intérieur accordant sans difficulté les autorisations nouvelles...

... Heureusement, car jusqu'à présent seuls ont réalisé des bénéfices substantiels les Etats riverains, qui ont perçu à titre de location quelque 35 millions de dollars. Les prospecteurs ont tout juste amorti le dixième des sommes engagées, qui atteignent — pour autant qu'on puisse se livrer à des estimations — 2 milliards de dollars. Pour les encourager il y a, certes, l'exemple de la Californie, dont les quatre champs producteurs ont déjà fourni 152 millions de barils de pétrole et d'importantes quantités de gaz.

Les réserves de pétrole exploitables le long des seules côtes de Louisiane et du Texas, sur une largeur de 50 kilomètres, sont évaluées à 10 millions de barils, soit 1 milliard et demi de mètres cubes ; alors que la production totale des Etats-Unis au cours d'une année est de l'ordre de 2 milliards de barils, soit 317 millions de mètres cubes.

De l'avis des statisticiens les plus austères, les pionniers du golfe du Mexique — qui ont engagé une « partie de poker avec Neptune » — ne risquent aucunement, en dépit des apparences, de perdre leurs mises.



La tour du chateau de Montlédier domine les gorges de l'Arnette.

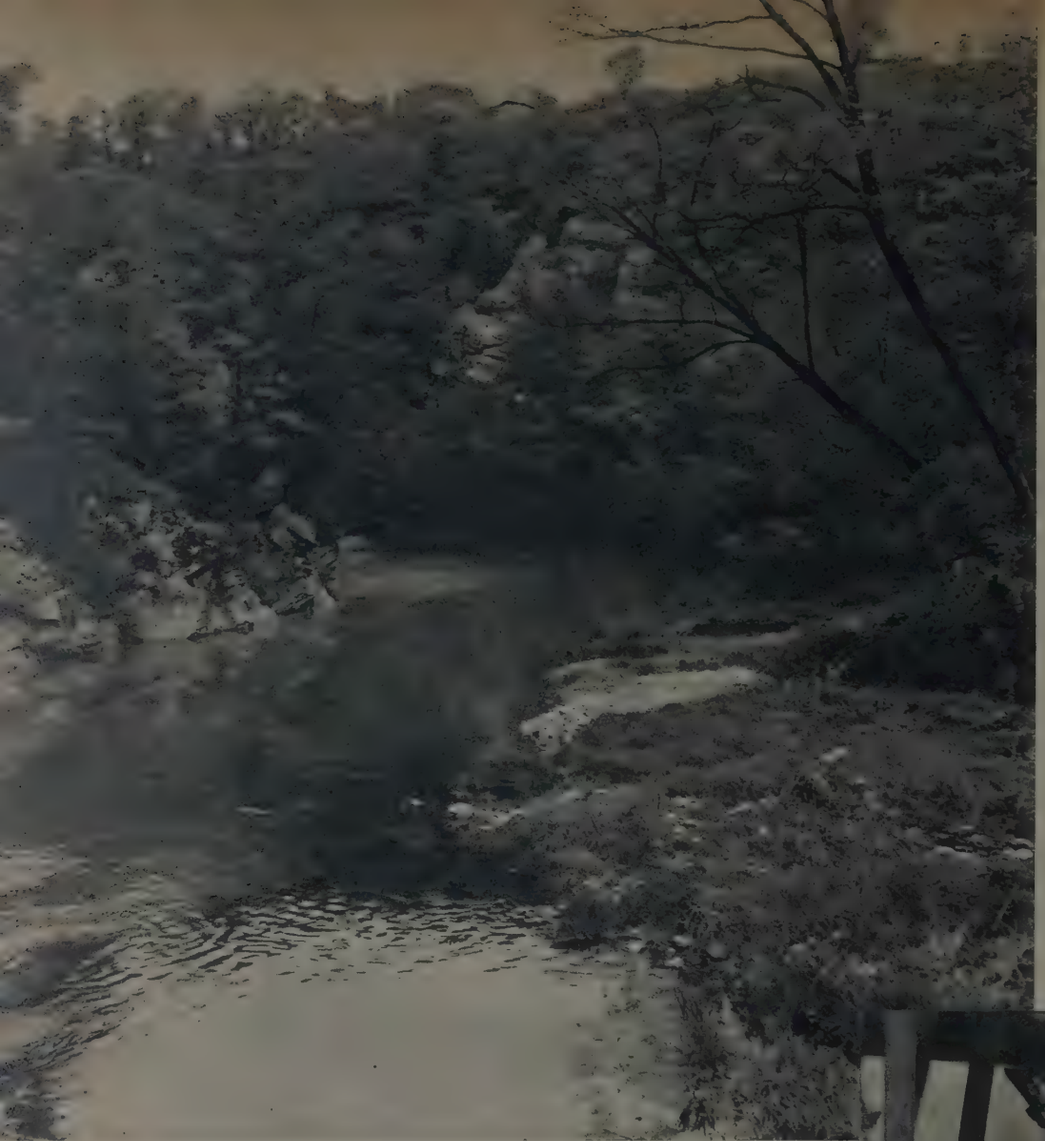
Ci-contre : les balles de peaux arrivent d'Australie sous cet emballage de toile et de feuillards très tendus qui assure a l'ensemble une forme de parallélépipède. Ci-dessous : barrages sur l'Arnette.

## CAPITALE DU DÉLAINAGE PAR LA VERTU DES EAUX DE L'ARNETTE

# MAZAMET

## CÉLÈBRE SON CENTENAIRE

Amenées par camion jusqu'a l'usine de délainage, ou les débardeurs les prennent en charge sur leurs diables, les balles de peaux sont pesées et l'on vérifie leur numéro d'identification. Puis elles sont entreposées avant leur mise en exploitation.



L'EXTRÊME PURETÉ DES EAUX PROVENANT DES MONTAGNES VOISINES EST UN DES ÉLÉMENTS DE LA PROSPÉRITÉ DE MAZAMET. CI-CONTRE : MACHINE A NETTOYER LES PEAUX, DITE « SABREUSE ». IL EST INTÉRESSANT D'Y REMARQUER LES ROULEAUX QUI ENTRAINENT LA PEAU VERS UN TAMBOUR DONT LES LAMES D'ACIER, EN ÉCARTANT LA LAINE, PERMETTENT A UN JET D'EAU DE DÉBARRASSER LA PEAU DE LA PLUS GRANDE PARTIE DES IMPURETÉS QU'ELLE PEUT CONTENIR.

LE CONTRASTE FORMÉ PAR LES PEAUX NON « SABRÉES », DE COULEUR SOMBRE (A DROITE), ET LES PEAUX « SABRÉES » (A GAUCHE) FAIT RESSORTIR L'EFFICACITÉ DE CE PREMIER NETTOYAGE.

CI-DESSOUS, A GAUCHE : LE « SABREUR », QUI ACTIONNE, GRACE A UNE PÉDALE, LES ROULEAUX DE SA MACHINE ET RÈGLE AU MOYEN D'UN VOLANT L'ÉCARTEMENT DES LAMES DU TAMBOUR, EST PROTÉGÉ CONTRE L'EAU QUI COULE DE PARTOUT PAR UN ÉPAIS TABLIER DE CAOUTCHOUC. A DROITE : LA RÉCUPÉRATION DES « SABRAGES ».

Il y a cent ans exactement une industrie nouvelle naissait en France. En 1851 en effet M. Houlès, fils d'un industriel de Mazamet (la maison Houlès père et fils et Cormouls), se trouvait en Argentine, où une épidémie ravageait les troupeaux de moutons. Les bêtes mortes étaient enfouies au plus vite. Personne ne se souciait de la laine ni de la peau. Notre Mazamétain expédia chez lui deux balles de peaux de moutons, demandant qu'on les délainât. D'avance il s'excusait près de son père au cas où la tentative échouerait, alléguant qu'elle était du moins peu dispendieuse vu le prix extrêmement modique pour lequel il s'était rendu acquéreur des peaux.

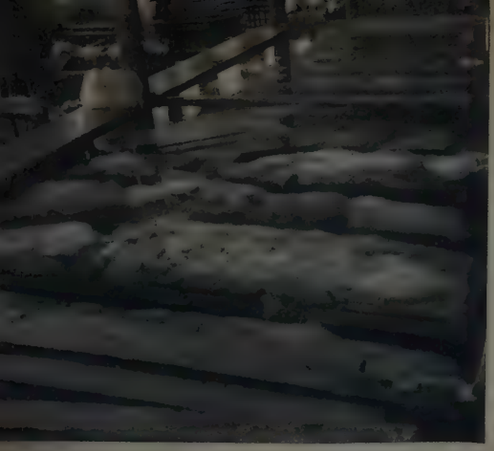
En fait, ce fut un succès, un très grand succès et le point de départ de la prospérité industrielle de la région.

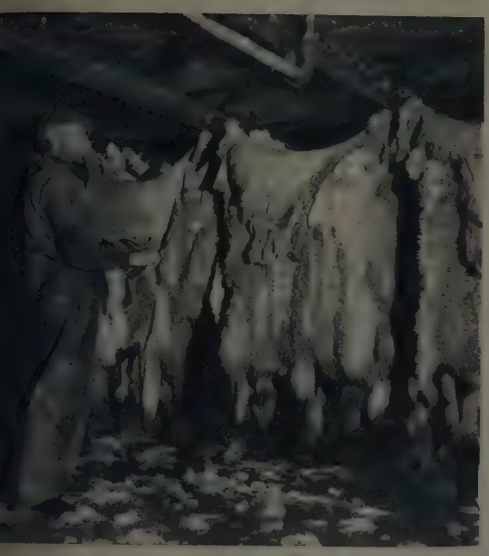
C'est ce centenaire d'une industrie essentiellement française que Mazamet célèbre à juste titre. Le délainage consiste à séparer la laine du cuir après avoir fait subir un premier nettoyage à l'un et à l'autre. Cette définition simple s'applique en réalité à des opérations assez compliquées. Elles exigent un personnel expérimenté et un matériel perfectionné, car il importe de n'altérer en aucune manière ni le cuir ni la laine afin de leur conserver leur entière valeur. Mazamet bénéficie d'ailleurs d'un facteur naturel qui joue un rôle de première importance : les propriétés exceptionnelles des eaux de l'Arnette, la petite rivière qui arrose la ville. Exceptionnelles en effet puisque, à quelques kilomètres de là, ces vertus ne se retrouvent point dans des cours d'eau qui appartiennent au même bassin.

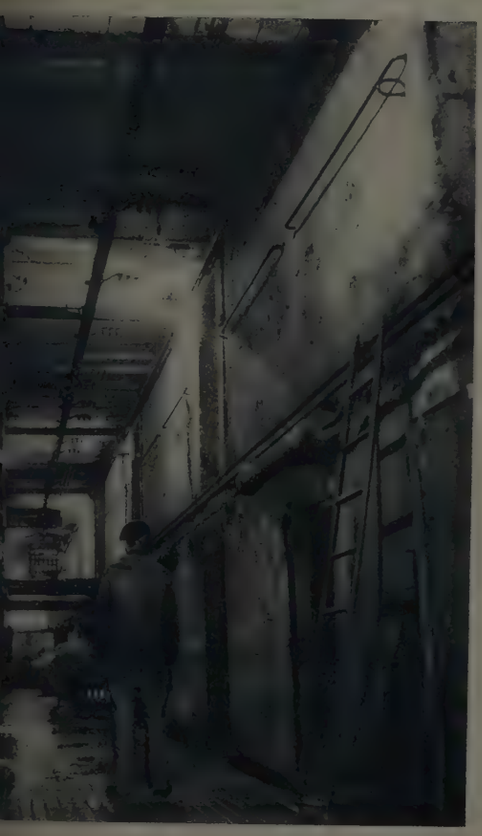
### LES OPÉRATIONS DE DÉLAINAGE

Séparées de la peau après que le mouton mort a été dépouillé, les laines de Mazamet prennent le nom de « laines de peaux » pour les distinguer des laines mères, ou laines de tonte, prélevées sur l'animal vivant. Trempage, sabrage, étuvage, pelage, séchage, telles sont les différentes opérations du délainage.

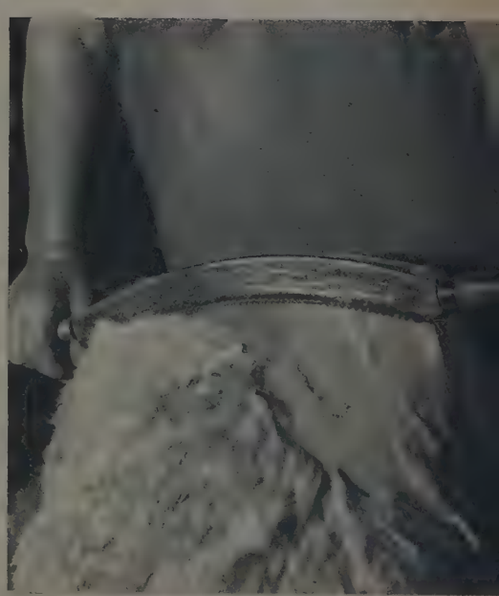
Les peaux sont mises d'abord à tremper dans de grands bassins alimentés par l'eau de rivière constamment renouvelée. On procède ensuite au « sabrage », qui a pour but de débarrasser, autant qu'il se peut, la laine des impuretés qu'elle contient. Autrefois cette opération se faisait réellement au sabre, d'où son nom. Aujourd'hui on se sert d'un appareil à rouleaux garnis de lames d'acier qui arrachent les « gratterons ». En même temps un arrosage abondant débarrasse







APRÈS UN BREF SÉJOUR DANS L'EAU SANS CESSE RENOUVELÉE DES BASSINS DE RETREMPAGE, LES PEAUX « SABRÉES » EN SONT RETIRÉES AU MOYEN D'UN PALAN. AMENÉES AUX ÉTUVES, ON LES Y LAISSE FERMENTER. ELLES SONT SUSPENDUES A DES CROCHETS PENDANT UNE PÉRIODE QUI VARIE, SUIVANT LA SAISON, DE DEUX A SIX JOURS.



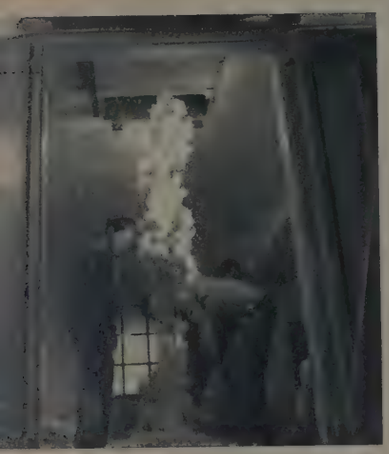
VOICI MAINTENANT UNE AUTRE PHASE DU TRAVAIL : LE PELAGE. LA POSITION COURBÉE DES OUVRIÈRES PELEUSES LEUR PERMET DE MAINTENIR LA PEAU SUR LE BANC DE PELAGE DONT LEUR COUTEAU A DENTS SERRÉES, MUNI D'UNE POIGNÉE A CHAQUE EXTRÉMITÉ, ÉPOUSE ÉTROITEMENT LA FORME. APRÈS CETTE OPÉRATION LES PEAUX SONT POSÉES SUR UNE SORTE DE LONG CHEVALET (PHOTOGRAPHIE DU HAUT).

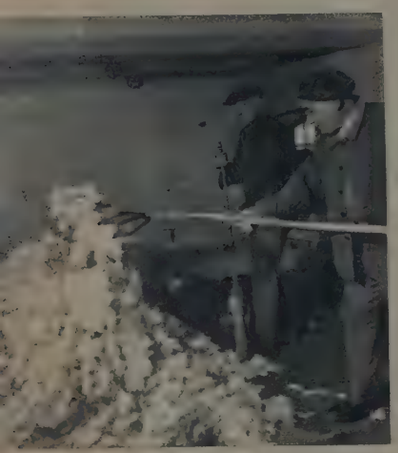
la laine de la plus grande partie du sable, de la terre, du suint soluble. Nouveau trempage plus ou moins prolongé, puis les peaux sont placées dans des étuves, où on les laisse fermenter plus ou moins longtemps selon la saison, leur provenance, leur état. Cet étuvage est la partie la plus délicate du travail, car une fermentation trop poussée risquerait d'abîmer gravement les peaux. Celles-ci sont alors pelées, c'est-à-dire épilées, et enfin séchées à l'air chaud, les « cuirots » (peaux délainées) étant placés d'une part et la laine d'autre part.

A ce moment la laine est dite « lavée à dos ». Elle peut être vendue sous cet aspect. Cependant on pousse généralement le traitement plus loin et l'on procède au « lavage à fond ». Pour cela la laine « lavée à dos » est remise à tremper avec des « laines mères » — laines de tonte — indigènes ou étrangères (le mélange est excellent) dans des bacs pleins d'eau chaude contenant de la soude et du savon. Entre chaque bac des compresseurs essorent la laine, qui, après quatre bains successifs, est rincée à l'eau froide et séchée.

Ce n'est pas toutefois la fin. Toute une série d'opérations suivent qui ont pour but de faire disparaître

DU PELAGE, LA LAINE EST AMENÉE PAR WAGONNETS JUSQU'A DES COMPRESSEURS. LA, ELLE PASSE SOUS DE GROS ROULEAUX GARNIS DE LAINE PEIGNÉE. L'EAU QU'ELLE CONTENAIT EN EST AINSI EXTRAITE ET S'ÉCOULE A LA PARTIE INFÉRIEURE DE L'APPAREIL. LA LAINE TOMBE SUR UN TAPIS ROULANT QUI LA DÉPOSE DANS UN CALORIFÈRE A GRILLE OU ELLE EST DÉFINITIVEMENT SÉCHÉE PAR UN COURANT D'AIR CHAUD. LA LAINE QUE L'ON A AINSI TRAITÉE EST DITE « LAVÉE A DOS ».



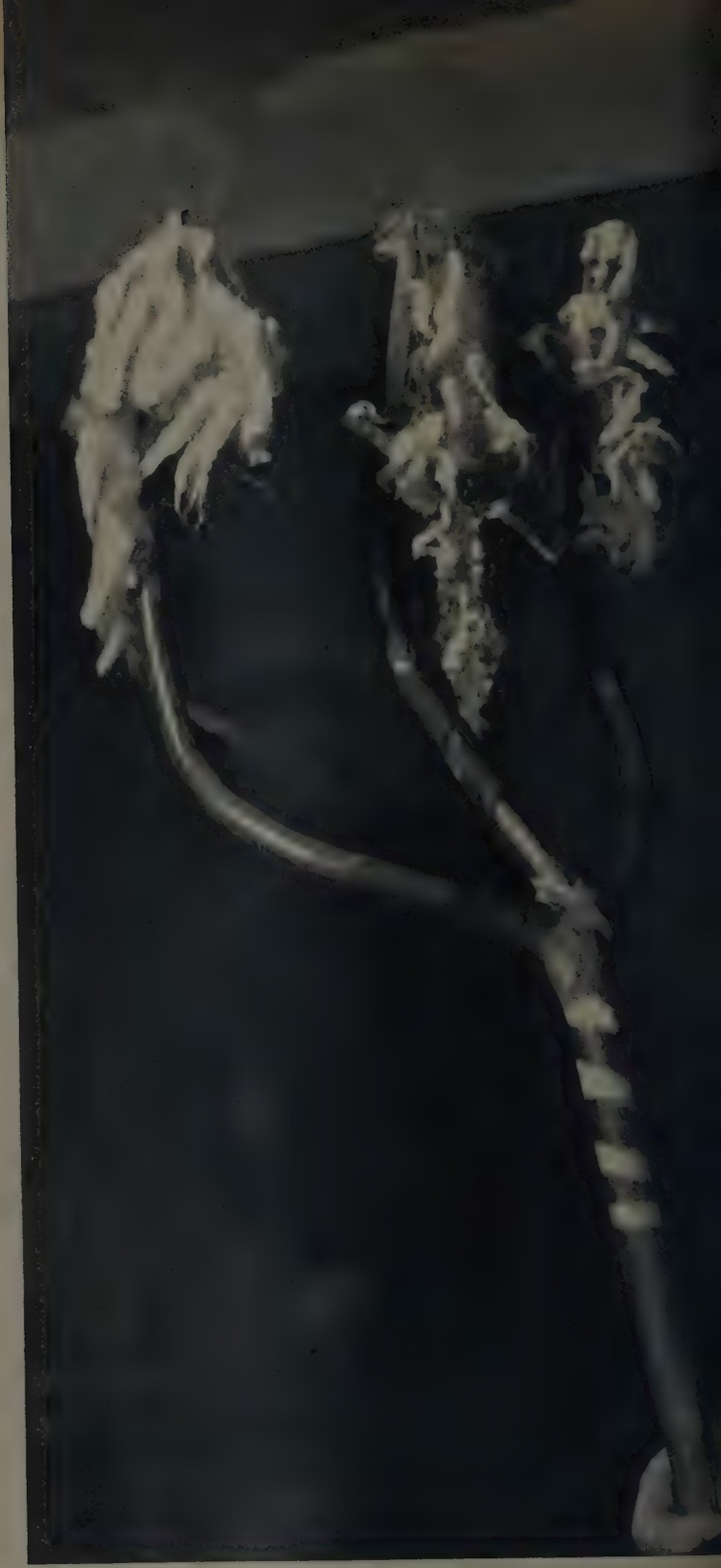


par trempage dans une solution acide et carbonisation les impuretés qui demeurent accrochées au poil. Plusieurs fois encore la laine sera lavée, essorée, séchée, jusqu'au moment où un dernier passage dans une solution de savon et de carbonate de soude la laissera blanche comme neige et prête à être expédiée aux filatures.

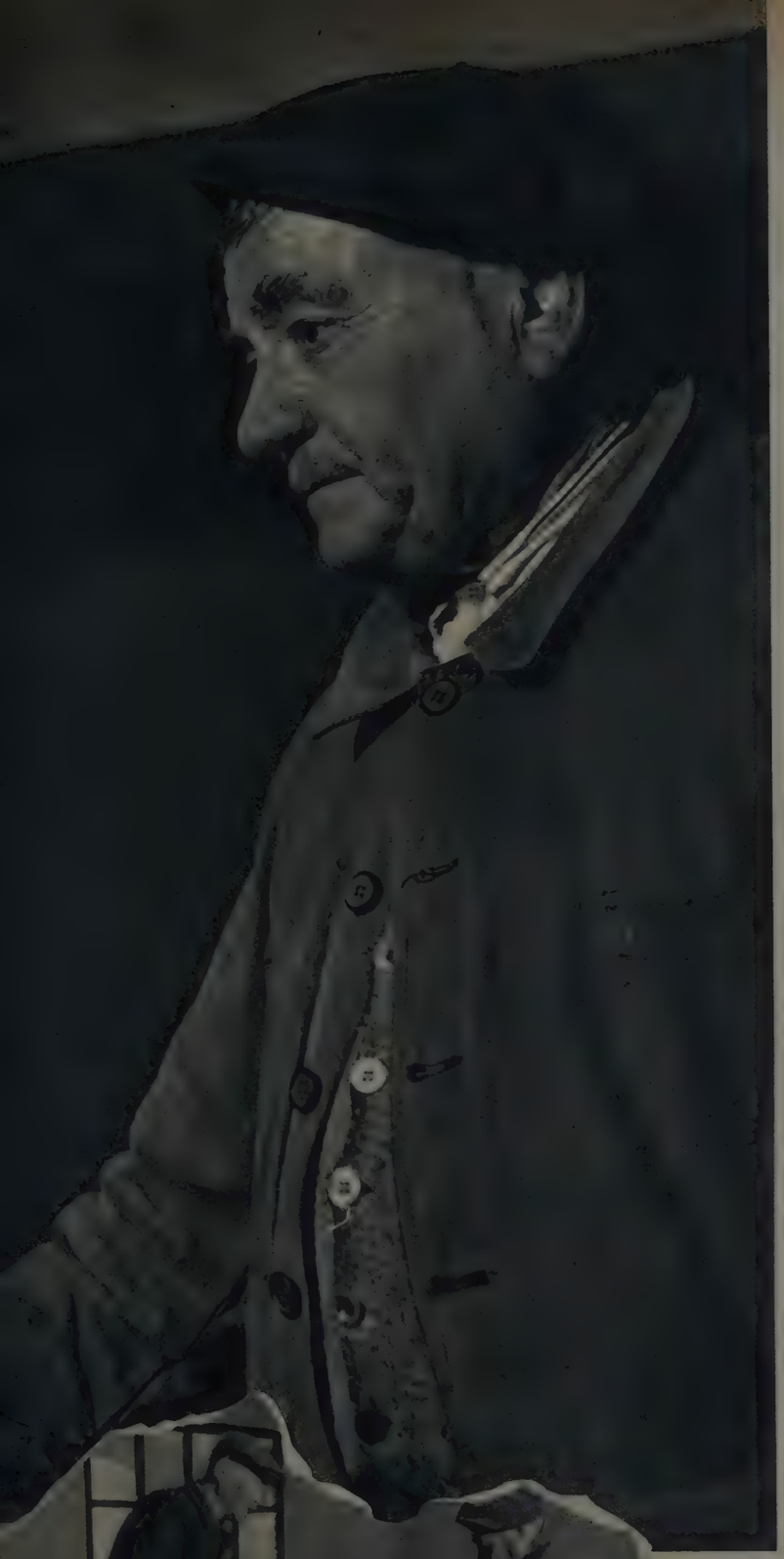
### L'ESSOR D'UNE INDUSTRIE

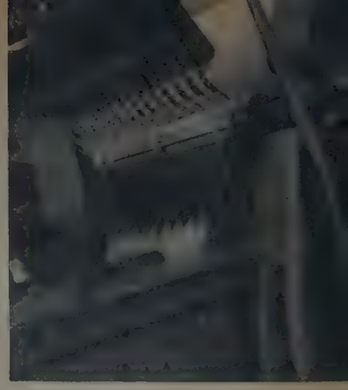
Nous avons dit comment une initiative heureuse déclencha la fortune d'une région. Mazamet ne semblait point prédestiné pourtant à devenir une capitale industrielle. Sa position géographique, la médiocrité des communications dont elle dispose n'appelaient pas la ville à occuper cette situation qui n'a fait que grandir depuis 1851, de sorte que Mazamet jouit d'une renommée mondiale. Seul élément favorable : la qualité de l'eau, déjà signalée.

Mais les dons de la nature sont peu de chose sans l'énergie et le travail de l'homme. Et il convient de rendre aux Mazamétains cette justice qu'ils n'ont point ménagé leur peine et qu'ils ont su mettre en œuvre de la meilleure façon les ressources assez maigres qu'ils possédaient. En premier lieu il faut citer l'animateur que fut Charles Sabatié. Le premier, en 1870, il réunit en une seule usine les ateliers dispersés dans lesquels se faisaient les différentes opérations du délainage. Son usine de Linoubre fut pour toutes les autres un modèle. Il y mit au point les procédés de perfectionnement.

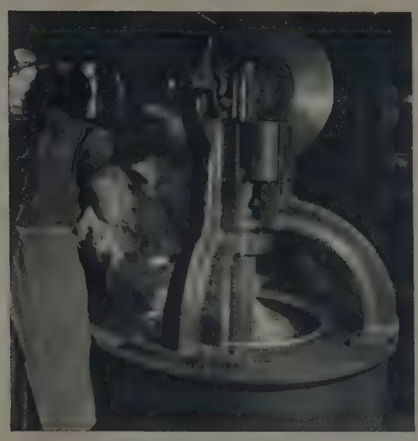


CI-DESSUS : FOURCHE EN BOIS A TROIS BRANCHES UTILISÉE POUR LES DIFFÉRENTES MANIPULATIONS. CI-CONTRE : UNE FOIS SÉCHÉE, LA LAINE EST RAMASSÉE ET SOMMAIREMENT EMPAQUETÉE PAR LES OUVRIERS DANS DES TOILES DE JUTE APPELÉES « BOURRAS ».





CI-DESSUS : UNE COLONNE DE LAVAGE APPELÉE LÉVIATHAN. LA LAINE, ARRIVANT PAR LE FOND DE LA COLONNE, PASSE PAR PLUSIEURS BACS DE LAVAGE POUR SORTIR COMPLÈTEMENT NETTOYÉE. ELLE PASSE ENSUITE DANS UNE ESSOREUSE. AVANT D'ÊTRE REJETÉE A LA RIVIÈRE, L'EAU SALE DU LÉVIATHAN VA SE PURIFIER DANS DES BASSINS DE DÉCANTATION.



Son exemple fut parfaitement compris. Mazamet comptait dès 1873 dix-neuf usines de délainage. Parallèlement des comptoirs nombreux d'importation (le premier avait été fondé en 1855 à Buenos-Aires par Augustin Périé) s'installaient en Amérique du Sud pour l'achat des peaux.

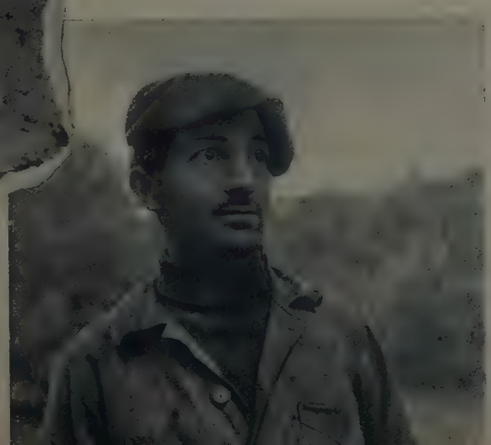
Bientôt l'Amérique n'est plus seule à fournir les délainiers mazamétains. L'Australie, Le Cap, l'Afrique du Nord, l'Espagne leur envoient aussi des peaux. Parallèlement, on verra se développer le commerce d'exportation. Au marché intérieur s'ajoutent des débouchés extérieurs. Dans toutes les parties du monde les laines de Mazamet font prime. Avant la guerre 55 % de la production passaient à l'étranger, la Grande-Bretagne en absorbant à elle seule 40 %. Pour le restant de la production, le centre textile Mazamet-Castres-La Bastide-Lavelanet était le principal acheteur.

Les lendemains de la guerre ont fait connaître aux délainiers des jours pénibles. La pénurie de devises gênait leur approvisionnement en matières premières. L'augmentation considérable des prix était une autre cause de difficultés graves.

Cette situation économique n'a point découragé les industriels de Mazamet. Ils s'emploient avec ténacité à maintenir leur ville au rang qu'elle a conquis. Les cent années qui viennent de s'écouler leur apportent à la fois la justification de leurs efforts et les raisons d'espérer.

RENÉ PARNAY.

APRÈS LES MULTIPLES OPÉRATIONS EFFECTUÉES PAR LES OUVRIERS DÉLAINEURS, LES COURTIERS ENTRENT EN ACTION. L'UN D'EUX, QUI VIENT DE PRENDRE DES ÉCHANTILLONS, NOTE LES PRIX ET LES QUALITÉS.



SUR CETTE FRESQUE OU JEAN CANAVESI A PEINT LA CÈNE, L'ATTENTION EST ATTIRÉE PAR L'ATTITUDE DE JUDAS, QUE L'ARTISTE A PLACÉ EN FACE DU CHRIST.

*ENTRE BRIGUE ET TENDE*

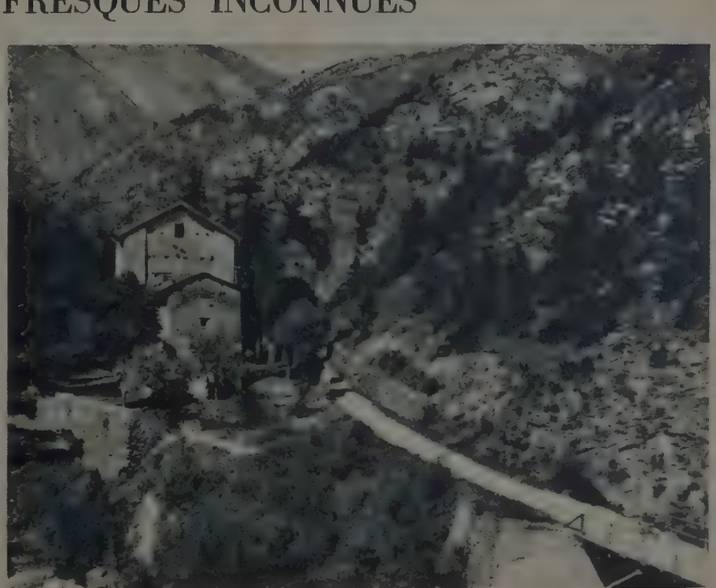
# NOTRE-DAME DES SEPT FONTAINES

## HUMBLE CHAPELLE AUX FRESQUES INCONNUES

En partant de Brigue il faut marcher longuement à travers la montagne pour découvrir, à un kilomètre à vol d'oiseau de la frontière italienne, cette chapelle. Comme s'ils voulaient la protéger des curieux, les sapins l'enveloppent et la cachent. Le silence n'est rompu que par le concert charmant de sept sources qui lui ont fait donner le nom de Notre-Dame-des-Fontaines. Le rattachement de Tende à la France a fait passer ce modeste sanctuaire sur notre territoire.

Modeste, d'apparence extérieure : une sorte de grange. Mais, à l'intérieur, que de richesses ! Chaque année, le 8 septembre, jour de la Nativité, les montagnards y viennent en pèlerinage vénérer une antique statue en bois de la Madone. Et c'est pour la Vierge que furent peintes ces fresques qui laissent le visiteur surpris et émerveillé. La princesse de Tende, qui fit construire la chapelle, y dépensa 800 florins en 1492. Elle chargea Jean Canavesi de la décorer, et l'artiste mit neuf ans à exécuter les chefs-d'œuvre, miraculeusement demeurés intacts.

Autour du chœur il a peint la naissance du Christ et de la Vierge. Sur les murs latéraux se déroule toute la Passion, inspirée par saint Luc. Au fond de la chapelle, au-dessus de l'entrée, le Jugement dernier s'encadre entre une



★ A GAUCHE, LES PÈLERINS EMPLISSENT L'HUMBLE ET MAGNIFIQUE CHAPELLE LE JOUR DE LA NATIVITÉ. CI-CONTRE, NOTRE-DAME-DES-FONTAINES ISOLÉE DANS LA MONTAGNE, TRÈS LOIN DE TOUT ENDROIT HABITÉ.

CI-DESSUS, A GAUCHE, L'ÉMOUVANTE FIGURE DU CHRIST AUX YEUX BANDÉS, DANS LA REPRÉSENTATION D'UN ÉPISODE DE LA PASSION. A DROITE, LE DÉMON, SOUS LA FORME D'UN ANIMAL FANTASTIQUE, VIENT CHERCHER L'AME DE JUDAS APRÈS LA PENDAISON DU TRAITRE. CI-DESSOUS, AU JARDIN DES OLIVIERS : LES LARMES DE SANG.

vision de l'Enfer et une du Paradis. Des milliers de personnages animent ces scènes, où l'artiste, en retraçant la vie du Christ, fait souvent preuve d'un réalisme saisissant. Une des particularités les plus curieuses de cette décoration est l'importance accordée au personnage de Judas, auquel un panneau central est consacré.

Presque inconnues, ces fresques, où la signature de Jean Canavesi est partout lisible, sont, à coup sûr, un des plus beaux ensembles que le XV^e^ siècle ait laissés. Elles méritent d'être longuement étudiées. Elles réservent à l'amateur de profondes jouissances.

*Reportage* GINETTE ROUCH.

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE OCCIDENTALE ET LA RECONVERSION (*)

# L'ANGLETERRE TIENT LARGEMENT LA TÊTE DE LA PRODUCTION EUROPÉENNE

PAR RENÉ POLLIER

Soyez franc : vous n'aimez guère la voiture britannique. Vous lui reprochez ses glaces hautes, ses ailes apparentes, son radiateur sans galbe, ses lignes compassées. Vous voulez imposer votre jugement à l'univers, mais celui-ci ne vous suit guère puisque la Grande-Bretagne est, de très loin, le premier marchand de véhicules automobiles du Vieux Monde. Les voitures anglaises plaisent, en effet, par le fini de leur fabrication, leur confort, leur solidité, qualités nullement négligeables. Pour mieux expliquer ce succès il y faut joindre les traditions commerciales, les conditions économiques, l'effort acharné de tout un peuple enfin.

Rappelons-nous l'acharnement de Goering contre Coventry, la capitale britannique de l'automobile, dont les ruines et les destructions donnèrent naissance au mot « coventryser » qui ne fut remplacé, dans l'échelle de l'anéantissement, que par « atomiser ». Et, malgré tout, les ingénieurs des usines détruites ou endommagées préparaient déjà en esprit l'après-guerre, car ils savaient bien que, les hostilités terminées, la Grande-Bretagne, plus que jamais, devrait vendre pour vivre.

Dès 1945, les chaînes de fabrication de matériel de guerre ne sont pas encore arrêtées que, de partout venant, des vainqueurs, des vaincus, des neutres, surgissent les demandes d'automobiles, de camions !

Les industries européennes de l'automobile s'attelèrent aussitôt à cette tâche dans la mesure où elles subsistaient. La Grande-Bretagne prit un départ très rapide et ne fut jamais rattrapée. Dès 1947 le Royaume-Uni atteignait sa production de 1938. Il aurait certainement fabriqué un million de véhicules en 1951 si le réarmement, privant l'industrie automobile d'une partie de l'acier nécessaire, n'obligeait pas à ramener la production de l'année en cours à environ 88 % de celle de 1950.

## LA VOITURE BRITANNIQUE N'A GUÈRE DE RIVALE

Bien entendu, les exportations montèrent en flèche dans les pays du Commonwealth, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Union Sud-Africaine, au Canada (par la production locale), aux Indes, toutes nations qui absorbent 61 % des voitures vendues à l'extérieur. De plus la production britannique s'est solidement installée en Suède, qui a acheté en 1950 23.892 voitures, en Belgique (12.955), en Suisse (5.134), aux Pays-Bas (9.486), en France même (979). Ces automobiles rencontrent également un vif succès aux Etats-Unis, qui ne dédaignèrent pas d'en faire venir 19.480 l'année passée.

## UNE GRANDE INDUSTRIE

Cette branche d'activité qui emploie 307.000 travailleurs a pour trait fondamental le nombre de ses marques, dont les principales ne sont pas moins de trente et une. Tout en bâtissant les entreprises les plus importantes d'Europe, les Anglais ont obéi à leur goût de l'empirisme, à leur sens commercial et non pas aux impératifs de la technocratie. Ainsi s'explique la profusion des marques, tantôt réunies en groupes plus ou moins nombreux sous l'égide de grandes firmes, ou appartenant à des constructeurs indépendants.

*Rolls Royce* personnifie pour les Français l'automobile britannique, et nos compatriotes prononcent le nom lentement, le ponctuant du même hochement de tête qui suit la dégustation d'un mouton-rothschild 1920. Ils ont raison. La qualité Rolls Royce est inégalée et, pour l'atteindre, 3.000 ouvriers ne sortent de l'usine de Crewe que vingt voitures par semaine, munies du même moteur, en modèle de grand luxe Rolls Royce et en modèle sport Bentley.

*Jaguar.* — William Lyons fabriqua pendant près de vingt ans des side-cars (sauf la motocyclette). Il transforma plusieurs fois son entreprise pour créer finalement en 1945 une voiture de sport sous la raison sociale Jaguar. Le succès fut tel que la société vient d'acheter près de Coventry une immense usine construite pendant la guerre.

De ces deux constructeurs, passons aux six grands groupes attachés à la production en grande série.

*Austin.* — A Longbridge, près de Birmingham, la capitale britannique de l'acier, s'élève une grande affaire, puisqu'elle a produit 165.723 voitures en 1950, mais une affaire qui suit fidèlement le testament laissé par son créateur, lord Austin. En dehors de Ford à Detroit il n'est guère d'autre usine dont un atelier soit spécialement aménagé pour que les blessés du travail puissent y être employés. Austin cherche actuellement à créer dans le pays de Galles une usine dont le personnel sera composé de mineurs capables d'un travail actif, mais qui, ne pouvant plus descendre dans la mine, sont condamnés de ce fait à une quasi-inactivité. Ces sentiments se retrouvent dans l'équipement général de Longbridge, où la sécurité ouvrière a été poussée à son plus haut degré. L'extraordinaire émulation du personnel d'Austin se comprend donc aisément. 18.000 employés et ouvriers pour 165.000 voitures, cela semble un très beau résultat.

*Nuffield.* — Le groupe qui porte le nom de W. C. Morris, devenu lord Nuffield, rappelle en certains points, par sa structure, la General Motors. Organisé verticalement et horizontalement, il rassemble quatre marques de voitures : Morris, Wolseley, Riley, M. G. ; une de véhicules utilitaires : Morris ; une de tracteurs : Nuffield, et de nombreuses sociétés qui fournissent les unes l'acier (avant la nationalisation), les autres les accessoires, etc.

*Rootes.* — Le plus jeune des « Six », puisqu'il vit le jour en 1932 quand les deux frères Rootes, déjà à la tête d'une affaire prospère de réparation automobile créée au début du siècle par leur père, décidèrent de passer à la construction en acquérant les sociétés Hillman et Humber, puis en 1934 Karrier Motors et en 1937 Clément Talbot. Les deux frères Rootes, devant le développement de leurs ventes, durent acheter en 1946 deux usines de guerre. Leur groupe fabrique environ 300 voitures par jour.

*Standard.* — Cette société date de 1903, mais ne se développa vraiment qu'à partir de 1930, lorsque le capitaine Sir John Black la réorganisa, la rééquipa et créa de nouveaux modèles. La société est désormais installée à Canley et à Banner Lane, près de Coventry, dans deux usines de guerre rachetées au gouvernement, et qu'elle exploita pour le compte de celui-ci pendant les hostilités.

Après la guerre la société Standard s'est orientée vers la fabrication de deux modèles fondamentaux : la Standard, voiture de puissance moyenne, et le tracteur Ferguson, inventé par un ingénieur canadien. Ces deux engins ayant même moteur et de nombreux accessoires communs, Canley peut monter 100.000 « Standard » par an et Banner Lane autant de « Ferguson ». A ces modèles la société Standard joint une voiture de luxe, la Triumph.

Aux quatre groupes précités, typiquement anglais, s'ajoutent Ford et Vauxhall, d'inspiration américaine.

*Ford*, la plus grande entreprise automobile anglaise, est l'exemple type de la concentration industrielle verticale. Dès 1911 Henry Ford installait à Manchester une petite usine, mais les besoins du marché européen incitaient le grand industriel de Detroit à créer des usines sur le Vieux Continent : en Allemagne, à Cologne, en France, à Poissy, et en Angleterre, à Dagenham, à l'est de Londres. Cette dernière est construite le long d'un fleuve, et ses quais, de 500 mètres de longueur, au bord de la Tamise, peuvent non seulement recevoir des péniches, mais des cargos de 8.000 tonnes.

Ainsi l'usine, qui peut recevoir charbon et minerai par bateau ou voie ferrée et qui possède son propre appareil de production d'acier et d'énergie, vit, avec ses 15.000 ouvriers, à peu près en vase clos.

Cette installation ne pouvant plus être agrandie, la société britannique Ford a acheté une usine construite pour le gouvernement pendant la guerre à Langley, à l'ouest de Londres, c'est-à-dire à l'opposé de Dagenham. Ford produit trois modèles de voitures, des camions et des tracteurs agricoles.

*Vauxhall.* — La Vauxhall Iron Work s'était déjà fait un nom dans la construction des moteurs marins lorsqu'elle entreprit, en 1903, de fabriquer des automobiles, en particulier un véhicule à deux places, qui roulait à 40 kilomètres et coûtait 150 livres sterling. Jusqu'en 1930 la Vauxhall resta dans un rang modeste. Mais alors la General Motors en acquit le contrôle et la société ajouta à la fabrication des automobiles Vauxhall celle des camions Bedford.

## LE COMMONWEALTH, PUISSANCE AUTOMOBILE

Les grands groupes, dont nous venons d'indiquer brièvement l'activité et la contexture, ne se contentent pas de produire, mais cherchent à asseoir leur position dans l'ensemble du Commonwealth ou même en terre étrangère.

Seul Standard garde une activité spécifiquement britannique. Mais Rootes, Nuffield, Austin montent voitures et camions avec de la main-d'œuvre locale et des éléments fabriqués dans leurs usines métropolitaines, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Nuffield fait de même en Eire et aux Indes ; Austin, au Brésil, en Argentine et également en Eire. Enfin la grande firme de Birmingham étudie la création de nouvelles entreprises de montage au Canada, aux Indes et en Union Sud-Africaine. Il est fort probable que ces simples chaînes d'assemblages se transformeront à leur tour en usines de fabrication, tirant leurs éléments du territoire où elles sont installées, comme les filiales canadiennes des sociétés britanniques d'aviation de Havilland ou Avro par exemple. Remarquons toutefois que l'industrie canadienne de l'automobile (440.000 véhicules en 1950) est entièrement entre les mains des grandes firmes américaines.

Ainsi la Grande-Bretagne tient largement la tête de la construction européenne et ne se laissera pas rattraper de sitôt. Si ses usines n'atteignent pas au rendement de leurs rivales américaines, pour la simple raison que le Royaume-Uni vit, malgré tout, sous les normes de notre continent et n'a pas, et de loin, la richesse en matières premières du Nouveau Monde, elles n'en sont pas moins supérieures à celles de la France, handicapées par l'instabilité économique et le coût des produits dont elles ont besoin. Si les circonstances économiques redevenaient normales, les usines auraient bientôt à supporter la concurrence redoutable de l'Allemagne. Mais les diverses pénuries qui se font jour risquent de freiner aussi bien Daimler-Benz qu'Austin, ce qui ôte toute valeur à une étude des possibilités réciproques des deux pays.

Quoi qu'il en soit, la Grande-Bretagne s'efforce de tirer le meilleur parti du présent et prépare l'avenir. Déjà la première automobile à turbine est anglaise : une Rover qui a atteint au cours d'essais, en mars 1950, à Silverstone (Lincolnshire), la vitesse de 138 kilomètres. Enfin la General Motors ne vient-elle pas de rendre hommage à la technique britannique en munissant son prototype « Sabre » d'un équipement semblable à celui des plus récentes voitures anglaises, en particulier de la tension de 12 volts pour l'équipement électrique et de la multiplication des commandes mécaniques à distance ? Les constructeurs anglais ont de légitimes motifs de fierté.

(*) Voir *France-Illustration* des 24, 31 mars, 7 et 28 avril 1951.

# ★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

## LA CORRESPONDANCE DE PASTEUR

Sans doute les quatre gros volumes où se trouve aujourd'hui recueillie *la Correspondance générale de Pasteur* (Flammarion) ne sont-ils pas accessibles à toutes les bibliothèques. On voudrait alors que le professeur Pasteur Vallery-Radot, qui a fait œuvre si utile en publiant ainsi les lettres de son grand-père, choisisse maintenant dans ces lettres de quoi composer un petit volume à l'usage de tous. Ce serait un livre qu'on aimerait à voir dans toutes les écoles, auprès de tous les éducateurs. Car on peut trouver des textes plus brillants, de qualité littéraire plus éclatante que ces lettres de Pasteur à sa famille, à ses amis, à ses maîtres, à ses disciples. Mais il n'y a pas d'écrits qui respirent mieux la santé morale, qui enseignent mieux le sens du devoir et de l'honneur.

« En son âme, écrit son petit-fils, tout est simple, parce que tout est clair. On le croirait naïf : il l'est, en effet, au sens que nous donnons à ce mot, mais comment serait-il autrement puisqu'il n'est que vérité ? »

Rien qu'il ne prenne au sérieux dans la vie. Rien qu'il traite à la légère. Jamais d'ironie, chez lui, nul esprit moqueur. Car Pasteur ne se réfère qu'à de grands devoirs, envers la famille, envers la science, envers la patrie.

C'était peut-être la marque de son siècle que d'être plus sérieux que le nôtre. Ce sens du devoir, le père de Pasteur le lui avait enseigné. « Mon père est tanneur à Arbois, petite ville du Jura », écrira Louis Pasteur, jeune professeur, au recteur de l'Académie de Strasbourg dans la lettre où il lui demandera sa fille en mariage. Cet artisan était un homme austère, peu communicatif, affectueux et sévère à la fois pour ses enfants, probe, économe, consciencieux. Il avait pour devise : « Ne penser jamais qu'à ce qu'on fait dans le moment. » Ce pourrait être aussi la devise de son fils, qui exigeait qu'on mît de l'ordre dans sa vie et dans ses travaux par une précision méticuleuse : précision dans les pensées, précision dans l'étude d'un problème de chimie, précision dans le style, précision dans toute la conduite de l'existence. L'imagination scientifique mènera Pasteur sur le chemin de ses plus grandes découvertes. Mais ce qui lui aura permis de les réaliser, c'est la loyauté scrupuleuse de l'observation dans les travaux du laboratoire.

« Le mot *vertueux* lui serait applicable, dit encore son petit-fils ; ce mot dont l'homme d'aujourd'hui ne connaît plus l'usage, comme le remarque si justement Paul Valéry. » Pour Pasteur la vertu n'est pas ridicule. Il aime à en recommander la pratique. Du collège de Besançon, il écrit à ses sœurs :

« Mes chères sœurs, je vous le recommande encore, travaillez, aimez-vous. Travaillez ; d'abord, je le crois, ça peut procurer du dégoût, de l'ennui ; mais une fois qu'on est fait au travail on ne peut plus vivre sans lui. D'ailleurs c'est de là que dépend tout dans le monde ; avec de la science on est heureux ; avec de la science on s'élève au-dessus de tous les autres, et c'est si beau dans le monde de voir une demoiselle instruite ! Mais j'espère que ces conseils vous sont inutiles, et je suis sûr que chaque jour vous sacrifiez bien des moments à apprendre votre grammaire... Aimez-vous toutes comme je vous aime, en attendant l'heureux jour où je serai admis à l'Ecole normale. »

Ne sourions pas de ces conseils. Louis Pasteur veut faire le bien. Il a le goût d'assumer des responsabilités. C'est à l'âge de dix-sept ans qu'il écrit ces lignes : déjà il a pris conscience de sa supériorité intellectuelle et morale. Mais ce n'est pas pour en tirer vanité, c'est pour faire face à des devoirs plus grands.

Quand on relit les conseils du jeune homme à ses sœurs, et aussi les admonestations qu'il leur adressait, il ne faut pas oublier d'ailleurs un autre geste de Pasteur à leur égard. Quand il expose sa situation à son futur beau-père, dans sa lettre de demande en mariage, il écrit ceci : « Je suis décidé depuis longtemps à laisser intégralement à mes sœurs tout ce qui me reviendra en partage. Je n'ai donc aucune fortune. »

C'est le même désintéressement qui conduira chez Pasteur la carrière du savant. Son petit-fils observe, avec beaucoup de sagacité, que « l'ambition, chez lui si pure de toute compromission, s'érige en vertu. » Tout simplement, dans la hiérarchie des devoirs, Pasteur s'élève toujours au plus haut. Sa propre élévation, ce n'est pas à lui qu'elle est due, c'est au service que la science attend de lui-même. L'obtenir n'est pour lui qu'un devoir de plus.

C'est pourquoi sa colère est belle aussi quand son courage et sa loyauté scientifiques sont attaqués par d'indignes confrères. Une jeunesse inaltérable a accompagné toute sa vie son génie d'inventeur. L'âge n'a jamais éteint son enthousiasme, sa force créatrice. Au contraire, c'est avec une foi d'apôtre, une volonté ardente de convertir les incrédules, une ardeur passionnée dans la lutte contre ses contradictions qu'il s'est jeté sans cesse à la découverte de nouveaux problèmes. Vient l'heure, cependant, où la calomnie, inspirée par l'envie et la sottise, essaie de l'accabler. Pasteur est malade alors. Il ne peut pas toujours lui-même soit répondre à ses ennemis, dans les séances de l'Académie, soit se livrer aux expériences dont les résultats le feront triompher. Mais sa correspondance nous le montre dirigeant tout. Pas un fait qui lui échappe, pas une observation qu'il ne dirige, pas un résultat qu'il ne contrôle. C'est toujours la même conscience, la même exigence de précision impérieuse. Surtout, c'est le même caractère. Un de ses amis, le professeur Grancher, l'assiste dans la bagarre. Il écrit à la femme de celui-ci :

« Je souhaite vivement, chère madame, que M. Grancher ait un peu de mon tempérament. La lutte me donne un nouveau ressort... »

Quant à ses ennemis, il en parle avec l'accent d'une justice sereine. Il dit de l'un d'eux : « Cet homme est fait d'orgueil, d'ignorance et de légèreté. Je développerai un jour ces trois points. » Il écrit encore : « Que j'ai de peine à être modéré ! Je le serai cependant. Le mépris doit l'être. »

De Claude Bernard à Henri Poincaré, maints savants nous ont laissé des livres qui tiennent une place de premier ordre dans la vie des idées. Mais ce que nous recevons de Pasteur, c'est le message d'une grande âme.

# ★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

## L'ESPRIT DU ROMAN-FLEUVE

On n'a jamais tant écrit de romans-fleuves.

En quelques semaines nous avons vu paraître au moins trois œuvres importantes : *Valfort, un Air de jeunesse, la Haute Mort. Valfort* est le tome IV du *Roman des Jobourg* que Guy Mazeline commença en 1932 avec *les Loups* ; *un Air de jeunesse* est le quatrième volume des *Membres de la famille* dont René Laporte entreprit l'histoire en 1948 ; *la Haute Mort* est le septième titre de *la Mort est un commencement* que Paul Vialar poursuit depuis 1945. En même temps Maurice Druon est attelé aux *Grandes Familles* ; en même temps Yves Gandon se prépare à nous offrir un nouvel aspect du *Pré aux dames* ; en même temps Aragon doit continuer la publication de ses *Communistes*. Voilà quelques mois Jean Cayrol achevait avec *le Feu qui prend* le troisième tome de *Je vivrai l'amour des autres* ; Joseph Jolinon, le quatrième tome des *Provinciaux*. Tout cela pour la seule année en cours.

Il suffirait naturellement de remonter un peu en arrière pour trouver une foule d'autres titres : Kessel : *le Tour du malheur* ; Sartre : *les Chemins de la liberté* ; Plisnier : *Mères* ; O.-P. Gilbert : *le Cycle des Bauduin*... Sans parler des fleuves suspendus au second volume, comme *les Confessions de Jean Desanges*, de Jean-Charles Pichon, ou (mais oui !) *l'Ebauche d'une mythologie de la réalité*, de Raymond Guérin, dont les premières pages sont généralement plus connues sous le nom de *l'Apprenti*. Quelques années de plus nous feraient crouler sous l'avalanche : Martin du Gard, Duhamel, Jules Romains... et nous aurions vite fait, enjambant Marcel Proust et Romain Rolland, de rejoindre *les Misérables*... ou *le Grand Cyrus*...

On a pu parler de facilité. S'entendrait : de facilité pour l'auteur. Inutilité de créer d'autres personnages, d'autres caractères, d'autres décors. Il suffirait de déduire sans cesse les conséquences de la situation qu'on s'est préalablement donnée. Cela est faux : le roman-fleuve n'est pas le roman-feuilleton à épisodes indéfiniment renouvelables.

Un feuilleton est une aventure qui se prolonge. Un roman-fleuve, une création organisée. Vous souvient-il de la genèse de la célèbre série des *Arsène Lupin* ? Un simple conte, publié dans *les Lectures pour tous*. Le succès a contraint ensuite Maurice Leblanc à un volume, puis à dix. Les feuilletons sont écrits sous la dictée du public. Leurs titres mêmes expriment cette nécessité : de *Vingt Ans après* aux *Fils de Caroline chérie* et aux autres *Retours de Zorro*.

Le romancier (devrait-on dire le « romancier-fluvial » ?) n'a pas les mêmes facilités. Songez à ce qu'il a fallu de patience, d'application à Mazeline pour arriver — enfin — à ce personnage de Valfort qu'il maintenait depuis dix-neuf ans dans les limbes de la création romanesque. Bien plus, il y a dans tout roman — s'il entend être un vrai roman — une part de surprise, d'effet extérieur qui s'épuise rapidement. L'écrivain doit continuer ensuite, livré aux seules puissances du récit.

La nécessité de reprendre haleine, de regrouper ses forces apparaît nécessairement dans la structure du roman-fleuve. Si l'on examine attentivement *les Membres de la famille* on y aperçoit un épisode particulièrement significatif : celui de la première communion qui permet à René Laporte de grouper à nouveau ses figures éparses ; confrontation d'où jaillira un nouvel élan, l'élan qui nous permet aujourd'hui d'aborder *un Air de jeunesse*. Non, décidément, on ne se résoud pas à composer un roman-fleuve par goût de simplification. Mais alors, pourquoi ?

On peut distinguer deux types de romans-fleuves.

En premier lieu ceux qui entendent constituer la monographie d'un sujet. Exemple : Zola. Les *Rougon-Macquart* constituent une étude systématique de l'hérédité.

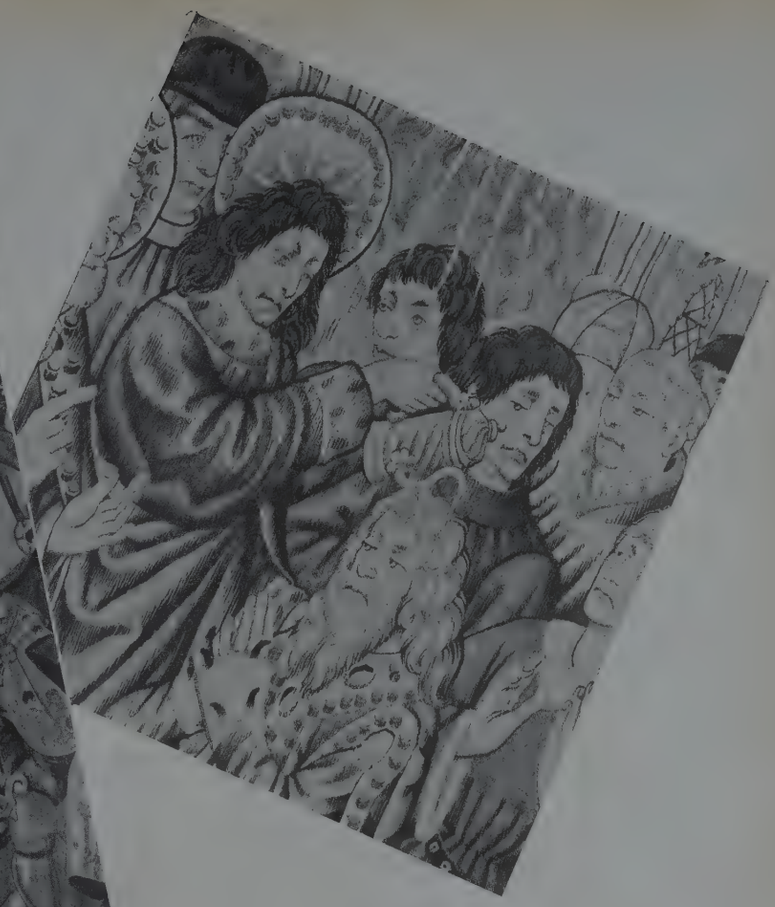
Viennent ensuite les romans-fleuves qui veulent peindre une époque ou une famille. *La Comédie humaine* représente ici le sommet.

Si l'on veut encore simplifier on peut dire que le premier type est essentiellement constitué des romans du temps, le second, des romans de l'espace. Il ne s'agit évidemment là que d'une prépondérance : les personnages du temps ont besoin de l'espace pour s'incarner ; ceux de l'espace requièrent le temps pour leur développement. L'intervalle s'étend de l'histoire pure à la recherche du temps perdu.

Comment apparaît alors l'auteur de roman-fleuve ? Comme un organisateur conscient et prévoyant du temps et de l'espace : comme un démiurge.

Certes, il y a chez tout romancier une ambition démiurgique : il s'agit toujours de créer un monde. Mais l'auteur de roman-fleuve vise plus haut. Son monde doit être capable d'égaler et d'expliquer le monde tout court.

Il est rassurant de voir une cohorte de romanciers oser risquer cette édification orgueilleuse : celle d'un système vivant.



★

A GAUCHE : « ALEXANDRE VAINQUEUR DE NICOLAS », XV^e SIÈCLE. (Petit Palais.)

A DROITE : « LA VIE DE SAINT PIERRE » (DÉTAIL), XV^e SIÈCLE. (Cathédrale de Beauvais.)

# QUINZE CHEFS-D'ŒUVRE DE LA TAPISSERIE MÉDIÉVALE EXPOSÉS A ARRAS

ARRAS, glorieuse cité, riche de souvenirs nombreux d'art et d'histoire, s'enorgueillit d'avoir donné le jour à Adam de La Halle. Ce trouvère brilla entre les poètes et les musiciens qui, au XIII^e siècle, illustrèrent la capitale de l'Artois. Lyrique et satirique — dans *le Jeu de la feuillée* il mit en scène certains de ses concitoyens — il fut, on le sait, le créateur d'un genre théâtral. Son *Jeu de Robin et Marion* est, en fait, le premier opéra-comique français.

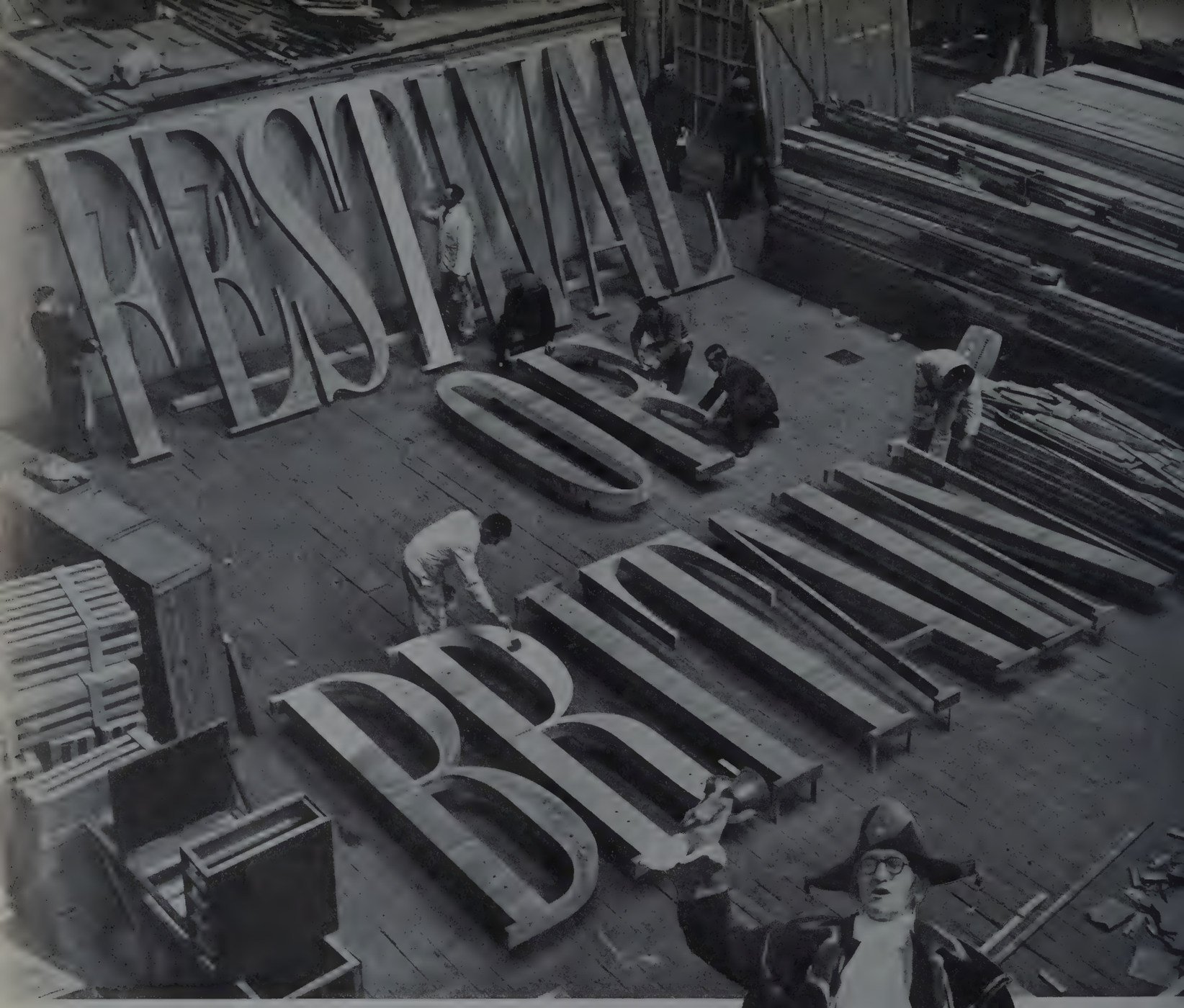
Pour commémorer le septième centenaire d'Adam de La Halle la ville d'Arras a organisé toute une série de manifestations qui, commencées en mars, s'échelonnent jusqu'au 14 juillet. Le ministre de l'Education nationale les a inaugurées. M. Gustave Cohen, l'érudit médiéviste, et ses théophiliens ont fait revivre l'œuvre d'Adam. Des cortèges, des spectacles de tréteaux, des concerts, où des orchestres et des chorales réputés, des chanteurs et des virtuoses de haute classe unissent leurs talents, rendent hommage au poète et au musicien. La compagnie dramatique Toth-Reybaz se produira en un festival où voisineront Molière et Musset, Ben Jonson et Prokofiev. En juin les Rosati, héritiers des Trouvères artésiens, célébreront leur cent soixante-troisième anniversaire et, sous la présidence de M. Jean-Louis Vaudoyer, feront les honneurs de la rose à Pierre Bertin, comédien spirituel et lettré, qui fut à la Comédie-Française l'adaptateur d'Adam de La Halle.

Arras a pris sa toilette de fête et compte bien la garder plusieurs semaines encore. Dans le programme que nous venons de résumer figurent aussi plusieurs expositions qui méritent de retenir l'attention des amateurs d'art. Du 10 juin au 25 juillet le Salon italien du musée abritera des œuvres de Jean Bellegambe et de Jacques Daret, peintres de l'abbaye de Saint-Vaast au XV^e siècle. Dès à présent et jusqu'au 2 septembre, dans les cloîtres de ce même musée, on peut voir un choix des manuscrits à peintures des grandes abbayes de l'Artois, véritable rassemblement de chefs-d'œuvre. Enfin dans quelques jours, le 16 mai, prendra fin l'Exposition de la tapisserie d'Arras. Son inauguration eut lieu en présence de M. Jaujard, directeur général des Arts et Lettres, de MM. Salles, directeur des musées, Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale, Porcher, conservateur en chef des manuscrits, Jean Verrier, inspecteur général des Monuments historiques, P. Verlet, conservateur en chef des Objets d'art, Guy Mollet, vice-président du Conseil, député-maire d'Arras, Georges Phalempin, préfet du Pas-de-Calais, le général Mazaud, René Méric, président de la Chambre de commerce, et S. Exc. M^gr Perrin, évêque d'Arras. De Belgique étaient venus, pour encadrer S. E. M. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique en France, et M^me la baronne Guillaume, S. E. M. Harmel, ministre de l'Instruction publique, M. L. Christophe, directeur général des Beaux-Arts, M. le comte de Borchgrave d'Altena, conservateur en chef des musées royaux, S. Exc. M^gr Himmer, évêque de Tournai, M. Cornet, gouverneur provincial du Hainaut, et M. le comte Jean de Hauteclocque, ambassadeur de France à Bruxelles. L'Angleterre enfin était représentée par la duchesse de Devonshire, l'honorable Edith Smith, le général Vale. Cette exposition réunit pour la première fois quinze tapisseries du XV^e siècle qu'on peut compter parmi les plus belles tentures gothiques. Quatre proviennent de la cathédrale de Tournai, les autres des musées de Bruxelles, de la collection de Chatsworth (Angleterre), du Petit Palais, du musée des Arts décoratifs, de la cathédrale de Beauvais, du musée de Reims et de la ville de Saumur. Ensemble elles se déploient sur environ 80 mètres de longueur, et cette réunion permettra sans doute aux spécialistes, comme le dit M. Guy Mollet, « d'éclaircir bien des points demeurés obscurs dans l'histoire d'un art porté jadis en Artois à un très haut degré de perfection ».

Les organisateurs de l'exposition ont obtenu en effet le prêt de la fameuse tenture qui fait partie du trésor de la cathédrale de Tournai et dont l'authenticité en tant qu'œuvre arrageoise est indiscutable. On sait en effet qu'elle fut commandée en 1402 à un licier d'Arras, Pierrot Féré, par un ancien chapelain du duc de Bourgogne, Toussaint Prier, chanoine de Tournai, qui en fit don à la cathédrale. L'année de la fabrication figurait sur une inscription qu'on pouvait lire sur un fragment aujourd'hui disparu de la tenture.

Les autres pièces sont toutes de qualité. La renommée des tapisseries exécutées à Arras s'étendait d'ailleurs très loin au moyen âge et le nom d'Arrazzi servait à désigner couramment les tapisseries, quelle que fût leur origine. Aussi cette exposition dans le cadre majestueux de la belle abbaye de Saint-Vaast ne pouvait-elle manquer de susciter un vif intérêt, et les visiteurs auront certainement, comme dit Froissart en ses Chroniques, « pris grand plaisir à voir draps et hautes lices ouvrés à Arras en Picardie ».

ROGER DARDENNE.




DES OUVRIERS INSTALLENT LES LETTRES DE 10 PIEDS DE HAUT QUI ANNONCENT LE FESTIVAL. CI-CONTRE : LE CRIEUR QUI PORTE POUR LA PREMIÈRE FOIS SON COSTUME.

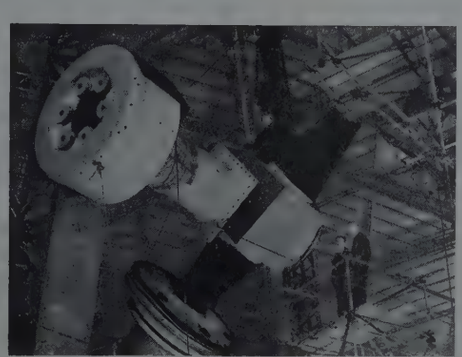
# LE FESTIVAL DE GRANDE-BRETAGNE EST OUVERT

Le Festival de Grande-Bretagne s'est ouvert le 3 mai, et jusqu'aux derniers jours de septembre notre voisine espère être l'hôtesse du monde et présenter à d'innombrables visiteurs un tableau grandiose de son activité.

En 1851 le Crystal Palace abrita à Londres la Grande Exposition, qui fut un événement retentissant. L'objet du présent Festival est de commémorer cette exposition, dont le souvenir est demeuré vivace. Et pour cette célébration toutes les familles du royaume — le mot est de S. M. George VI — se sont rassemblées. Le Festival national est en effet celui des arts et de l'industrie. Les bâtiments élevés sur les bords de la Tamise, dans un quartier dévasté par les bombardements, offrent, entre le pont de Westminster et le pont de Waterloo, un panorama historique où le peuple anglais est peint au travail et dans ses loisirs. A South Kensington, on verra les derniers progrès scientifiques ; dans l'East End un véritable quartier résidentiel est construit où les plus récentes techniques du bâtiment ont été mises en œuvre. Pour joindre le divertissement à l'instructif : fêtes nombreuses, rues pavoisées, illuminations, feux d'artifice. Et dans les jardins londoniens, sous les arbres de Battersea, les promeneurs pourront se reposer.

Si Londres est naturellement le centre du Festival, son caractère national s'affirme dans le concours des autres villes. Edimbourg et Cantorbery ont leurs journées musicales réputées ; Stratford-sur-Avon célèbre Shakespeare ; Glasgow résume les conquêtes de l'industrie lourde ; Belfast joint la ferme à l'usine. Vingt autres cités, puissantes comme Liverpool ou Manchester, modestes comme Battle, ont trouvé des attractions imprévues. Comme il convenait, les hôteliers se sont ingéniés pour assurer aux visiteurs un séjour confortable. Le Festival sera un témoignage éclatant de l'énergie d'un peuple qui garde en son avenir une invincible confiance.

La vie anglaise, vue sous l'angle maritime, sera le thème d'une exposition flottante que le porte-avions « Campania » promènera dans dix ports anglais et dont voici le chantier.



Quelle joie pour les enfants qu'une promenade dans ce petit train ! Ce télescope géant sera un des « clous » du Festival. Parmi les illuminations, une aiguille de feu se dresse au bord de la Tamise. Les trop nombreux visiteurs peuvent se loger dans les anciens abris.

Comme Paris, Londres eut jadis ses marchands ambulants avec leurs « cris ». Ces jeunes filles revêtues de costumes pittoresques les évoqueront.

Cette tête, dont un système de télégraphe électrique commande les mouvements, date de 1851. A ce titre, elle fait partie d'une rétrospective organisée en marge du Festival, au « Victoria and Albert Museum ».

# L'OPINION D'YVES GANDON SUR « LES PRINCES DU SANG » ET « ROME N'EST PLUS DANS ROME »

Depuis plusieurs années *les Princes du sang,* troisième pièce de M. Jean-François Noël, attendaient qu'un directeur s'intéressât à leur sort. Le généreux Raymond Hermantier a pris leur cause en main et les présente avec toute sa foi et son sens du spectacle décoratif au théâtre du Vieux-Colombier. La noblesse du thème et de la langue, l'éclat des costumes, la pureté solennelle de la mise en scène devraient assurer le succès de cette imagerie. L'auteur a suivi de très près les données de l'histoire. C'est bien ainsi que le duc Henri de Montmorency, gouverneur du Languedoc et maréchal de France, fut décapité, le 30 octobre 1632, dans la cour intérieure du Capitole de Toulouse. Il avait eu le tort de prêter l'oreille à la voix trompeuse de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui voulait abattre Richelieu.

L'anecdote est un peu sommaire, et Jean-François Noël n'a pas cherché à la meubler par des épisodes surajoutés. Au premier acte, la folie joyeuse d'un bal masqué donne l'occasion d'un combat inégal entre quelques gentilshommes au service de Montmorency, d'une part, et Gaston d'Orléans lui-même, qui n'est que légèrement blessé. Survient alors Henri de Montmorency en galanterie avec deux jolies filles. Il congédie les belles et se laisse séduire par les sophismes du prince.

Le deuxième acte est tout entier consacré à la discussion politique. Montmorency, battu, a été capturé, et c'est son procès qui se déroule, Richelieu faisant acte d'accusateur et le marquis de Mirepoix défendant son ami avec autant de flamme que de courage. La raison d'État commande, et le cardinal réduit un à un tous les arguments de la défense. Montmorency mourra.

Des accents plus humains font du troisième acte le meilleur de la pièce. Montmorency, dans un cachot, refuse de signer son recours en grâce et se déclare seul coupable. En vain il reçoit la visite de Mirepoix, qui lui propose de s'évader. Si sa mort doit être exemplaire, il l'accepte. Sa femme même, la douce Marie-Félice, ne le fléchira pas, et pour se garder le cœur ferme il veut lui faire croire que le roi lui pardonne et qu'il la rejoindra bientôt. L'aube pointe, Marie-Félice le quitte, et il se dirige fièrement vers l'échafaud.

Cette construction dramatique est un peu sévère. Jean-François Noël l'a volontairement limitée à un vigoureux canevas où une éloquence ornée puisse avoir libre cours. Dans la bouche de Richelieu comme dans celles de Montmorency ou de Mirepoix il place des périodes bien balancées qu'il s'est complu, avec quelque excès, à semer de vers blancs. Le vers blanc, dans une prose soignée, ou bien détonne, ou fait regretter son isolement, et il faut choisir. Voilà pourquoi *les Princes du sang,* malgré tous les mérites que j'ai signalés, laissent tour à tour une impression d'inachèvement ou d'un brillant morceau de rhétorique. Mais la mise en scène d'Hermantier est aussi bonne qu'elle peut être. Je ferai seulement une réserve sur le décor du troisième acte. On imagine mal un cachot avec cet escalier bizarre qui rappelle les antiques partis pris de Firmin Gémier.

L'interprétation est inégale. On préférait Mlle Muriel Chaney dans l'abbesse d'*A chacun selon sa faim.* Raymond Hermantier a silhouetté un Richelieu de grande allure. Daniel Ivernel et René Arrieu ont de la conviction et du feu. Au total, une pièce qu'il faut voir.

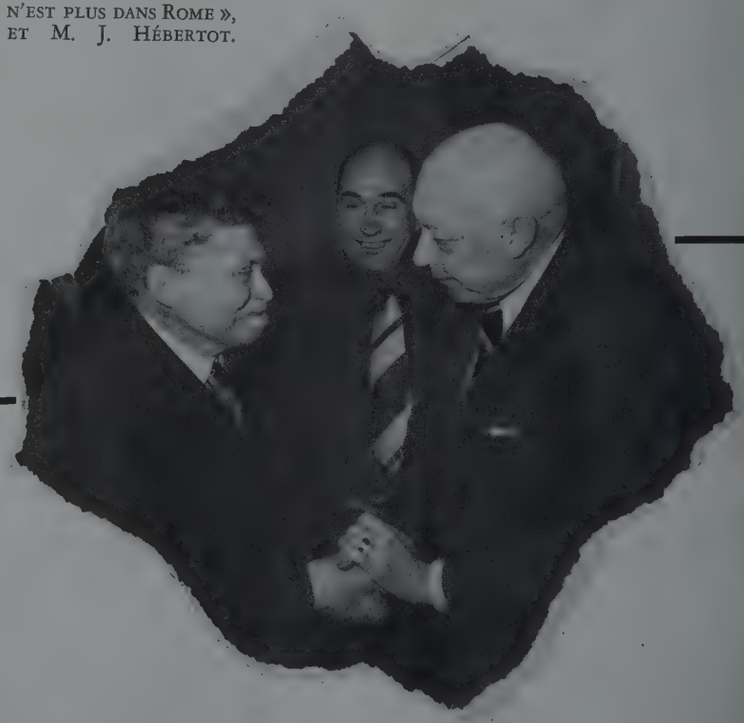
J'en dirai autant de la nouvelle œuvre de M. Gabriel Marcel, *Rome n'est plus dans Rome,* au théâtre Hébertot. Le sujet en est tellement actuel qu'il relève de la chronique, et l'on pourrait presque dire qu'il est déjà dépassé. D'où son intérêt brûlant, d'où aussi ses faiblesses sur le plan strictement dramatique. Renée, la femme de l'écrivain Pascal Laumière, est atteinte de ce mal d'hier et d'aujourd'hui qu'on appela le défaitisme. Elle croit que la France ne peut échapper à l'invasion rouge et ne songe qu'à se réfugier en Amérique, ce pourquoi elle use de relations qu'elle se fit en vacances à dessein de faire nommer son mari professeur de littérature française au Brésil. L'écrivain se révolte ; il ne veut pas céder à la panique et tient que les Français doivent rester en France. Mais, instable de nature, s'il a le courage moral, il manque de courage physique ; sa femme le lui fait cruellement sentir, et elle l'emportera d'autant plus facilement que Pascal voit dans l'exil le seul moyen de sauver le jeune Marc-André, adolescent terrifié par la pensée de l'avenir qui l'attend. Il faut dire que Marc-André est le fils unique d'Esther Peyrolle, demi-sœur de Renée Laumière. Le mari de celle-ci est mort en déportation, et une grande affection amoureuse unit l'écrivain et la veuve. Pascal s'expatrie donc, mais la fuite porte en soi son châtiment. Cet esprit libre se voit mis en demeure par un moine un peu caricatural d'exprimer des idées qui ne sont pas les siennes. Il démissionnera ; et l'apparition d'un capucin, qui lui tend les bras au dénouement, laisse entendre qu'il va rentrer dans le giron de l'Eglise.

Envisagée sous l'angle de la chronique, la pièce est captivante. La plupart des personnages, et principalement l'écrivain, sa femme, le beau-père communiste, le jeune Marc-André, sont dessinés d'un trait ferme. On constate un certain déséquilibre entre la partie européenne, qui occupe trois actes, et la partie brésilienne, qui en compte deux, et surtout la conclusion paraît un peu précipitée. Mais le problème est bien posé, M. Gabriel Marcel a loyalement fait la part de chaque opinion, et le spectateur a toutes les pièces en main pour adhérer à la déclaration du Sertorius cornélien ou la repousser :

*Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.*

Jean Deschamps, Marguerite Cavadaski et Jean Museli sont les meilleurs interprètes de cette œuvre courageuse, qui restera comme un document d'époque.

M. Gabriel Marcel, auteur de « Rome n'est plus dans Rome », et M. J. Hébertot.



## COCKTAIL CHEZ LA PRINCESSE COLONNA

Très brillant cocktail chez la princesse Colonna en sa résidence de l'avenue Georges-Mandel. Au milieu d'une assistance choisie nous avons eu la joie de voir le clair visage d'Inès Orsini (la vedette de « la Fille des marais »). Elle est ici entre la princesse Colonna et Renée Devillers.

# Soirs de Paris

PAR MARCEL IDZKOWSKI

C'est un tic. C'est un slogan 1951.

Ne nous énervons pas ! Sourions même devant l'inéluctable et reconnaissons les faits : Elle est revenue, mais il est de bon ton de ne point parler d'Elle. Je ne dirai pas son nom, mais vous la connaissez (air connu), c'est la G. S. D. P. Nous allions même la saluer, comme chaque année, cette chère et vieille Grande Saison de Paris, mais elle vient d'être kidnappée par le bimillénaire. De ce jour et dorénavant, comme disait mon adjudant, tout sera placé sous le signe du bimillénaire.

Cocktail chez la marquise pour les deux mille ans de Lutèce.

Présentation des modèles de Christian Dior de Lutèce à nos jours.
Longchamp, 24 juin : Grand Prix de Lutèce.
14 juillet : Prise de la Bastille en hommage à Lutèce.
Lutèce par ci, Lutèce par là. Croyez-vous qu'elle est bien conservée ! Pan sur Gaylord Hauser ! Miracle a deux mille ans !

A la Tour d'Argent on a baptisé l'Encyclopédie filmée. Les académiciens du film choisissent des mots en A qui constitueront des courts métrages. Chacun optait pour un mot qui lui était cher. Marcel Carné a demandé « Angoisse » et Jean Rigaux, « Abreuvoir ».

Les académiciens, après un dur labeur, passèrent à table. Ils déjeunèrent gaiement, sans même discuter le mot « Addition ». L'Encyclopédie filmée s'était chargée de cette formalité pour ne point se souvenir du mot « Ardoise ». Vive le bimillénaire !

En avril 1855 Napoléon III et l'impératrice visitaient dans une galerie du palais du Louvre le « Musée universel, historique, chronologique et comparatif des étoffes fabriquées ».

30 avril 1951 : la soierie lyonnaise, dans le cadre de la fameuse galerie d'Apollon, présente à M. Vincent Auriol des soieries prêtées par des collectionneurs particuliers, le musée des tissus de Lyon et le Mobilier national.

Comment ne pas admirer ces merveilleux tissus, ces vieux brocarts dont les teintes sont toujours aussi vives, et M. Edouard Herriot, maire de Lyon, n'a jamais été aussi fier de sa bonne ville dont le prestige s'est imposé au monde entier !

Le Tout-Paris est là. Des ministres. Des ambassadeurs. Mais aussi les plus brillantes créations de la haute couture parisienne, présentées par les femmes les plus élégantes de la capitale et par nos plus ravissants mannequins. Dans ce cadre grandiose du Louvre, cette réception de la soierie marquera réellement une date de la Grande Saison de Paris, et cette fois c'est vraiment sous le signe du bimillénaire.

## L'INDUSTRIE DE LA SOIERIE ACCUEILLE M. VINCENT AURIOL AU PALAIS DU LOUVRE

UNE MERVEILLEUSE NUIT AU PALAIS DU LOUVRE. M. ET Mme VINCENT AURIOL DESCENDENT LE GRAND ESCALIER. LES GARDES ALTERNENT AVEC LES PLUS JOLIS MANNEQUINS DE PARIS. DANS UNE DES SALLES DU PALAIS UNE ASSISTANCE TRÈS ÉLÉGANTE ATTEND M. EDOUARD HERRIOT, MAIRE DE LYON, CAPITALE DE LA SOIE.

A GAUCHE : LA COMTESSE DE ROUALLE PRÉSENTE SON PIQUEUR ET SON CHIEN. A DROITE : MARTINE DE BRETEUIL DONNE LE BIBERON A SON MOUTON ENRUBANNÉ.

LE JURY : DON, Mme ACHARD, R. RODEL. DUC DE BRISSAC, BARONNE DE CABROL.

LA GAGNANTE DU TOURNOI, Mme JACQUES MIMS, PRÉSENTAIT UN FOX A POIL DUR.

## LES BELLES ET LES BÊTES

Les chiens du bimillénaire ont été parfaits de tenue. Ils avaient répondu à l'aimable invitation de la princesse Amédée de Broglie, et son cinquième concours de la Belle et la Bête fut d'une suprême élégance. Toutes les belles dames défilèrent au pavillon Dauphine, accompagnées de petits roquets ou d'immenses dogues. Le jury canin regardait les mâchoires des bêtes et le jury mondain (dont Anne Vernon, Claude Dauphin, le comte Le Marois et M. Henri Massot) contemplait les belles. Un mouton et un singe eurent leur succès de curiosité.

## ILS ÉTAIENT TROIS ACADÉMICIENS...

UNE CONVERSATION TRÈS ANIMÉE ENTRE ALEXANDRE ARNOUX, JEAN RIGAUX ET RAYMOND QUENEAU. CES TROIS ACADÉMICIENS DU FILM SEMBLENT DEVISER ALLÉGREMENT, MAIS JEAN RIGAUX NE PRÉPARERAIT-IL PAS CLANDESTINEMENT SON ENTRÉE CHEZ LES GONCOURT ? C'EST SURTOUT LE BLANC DE BLANC QUI PASSIONNERAIT LE BOUILLANT FANTAISISTE S'IL ÉTAIT APPELÉ PLACE GAILLON.

Photographies *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

# LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

## TENNIS

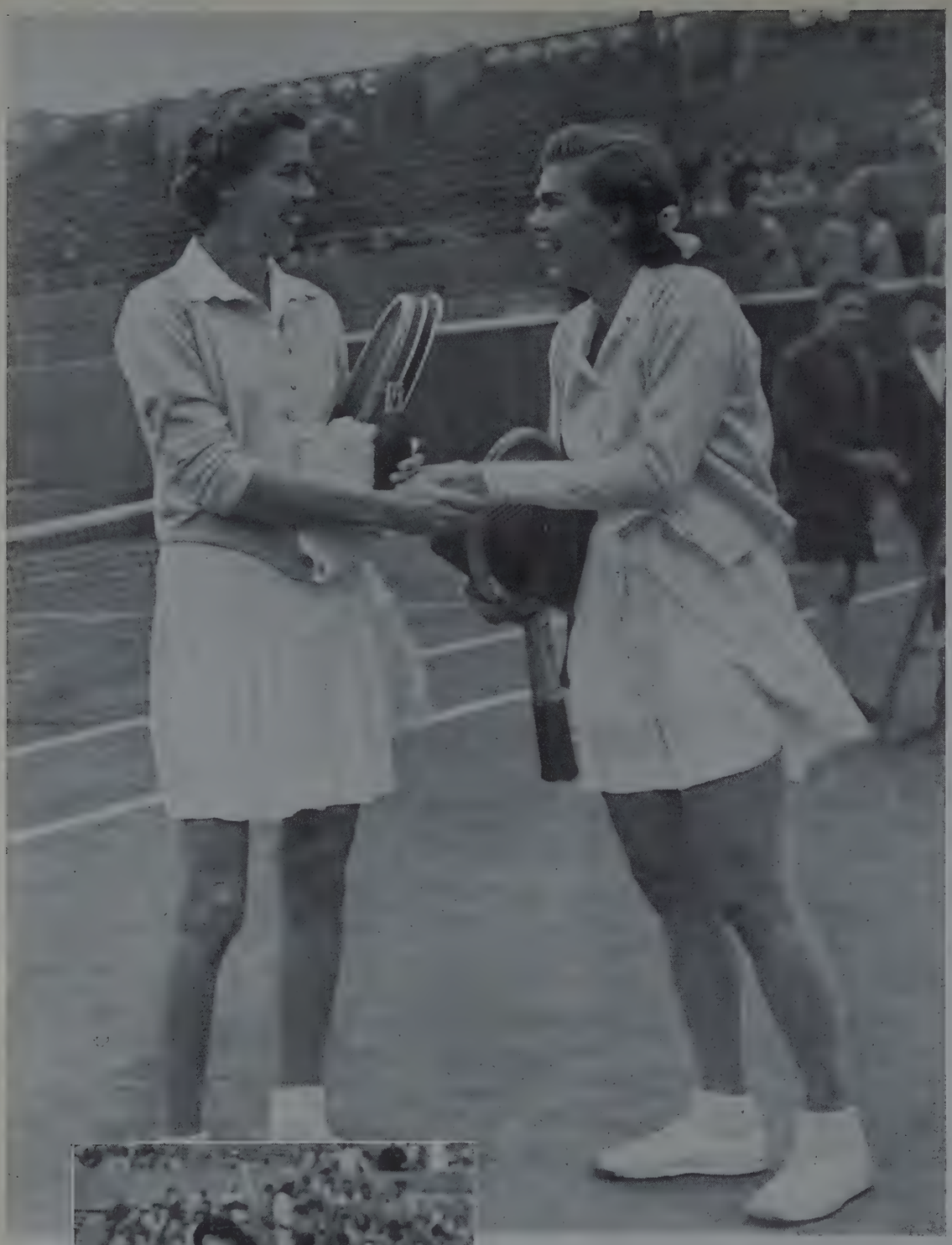
La première manifestation de la Saison de plein air, les championnats de Paris, grâce à la participation étrangère, a obtenu un succès complet ; sans attendre les résultats de la prochaine quinzaine française, nous pouvons dès maintenant faire le point et apprécier les chances de nos représentants dans les grandes batailles à venir ; nous ne mettrons pas dans la balance les enseignements du match France-Amérique, car nous nous refusons à prendre à la lettre les performances des rencontres amicales de ce genre ; lorsqu'elles précèdent un « classique », les joueurs ont une tendance légitime à y mesurer leurs efforts; lorsqu'elles le suivent — comme c'était hier le cas — ils y ont dispersé leur ardeur ; seuls s'y prodiguent ceux qui sont à la recherche d'un *score* où, n'ayant rien à perdre, ils ont tout à gagner.

A considérer, en conséquence, purement et simplement les résultats des championnats de Paris, nous pouvons cependant établir nos convictions ; disons-le sans détour, elles sont défavorables ; notre position sur le plan international reste aussi critique que les années précédentes ; nous en sommes même à nous demander — non sans anxiété — si notre équipe sera capable demain de franchir le premier cap des éliminatoires de la Coupe Davis ; opposée à l'Angleterre, elle aura en outre le désavantage de jouer sur le gazon de son adversaire ; et tels que nous les avons vus à l'œuvre, il nous est difficile de faire confiance à nos chefs de file : Marcel Bernard, qui n'a pas les loisirs nécessaires pour compenser le poids des ans par un entraînement sérieux, nous est apparu « déconcentré » et exempt de conviction ; quant à Abdesselam et Destremau, leur courage et leur volonté n'ont pas baissé d'un cran, mais on ne saurait dire qu'ils ont progressé, ce qui peut être le cas de leurs adversaires de demain.

Nos sélectionneurs, une fois de plus, vont être dans une situation embarrassante ; nous serions surpris toutefois qu'un homme ne s'imposât pas à leurs yeux comme aux nôtres : Paul Rémy est aujourd'hui à l'apogée de sa forme; depuis qu'il s'est révélé à nous il y a quelques années dans le Critérium, il s'est affirmé de manière continue ; s'il avait été domicilié à Paris et non en Afrique du Nord, il y a belle lurette qu'il serait numéro 1 ; hier il a mis à l'ouvrage, et comment ! le colosse Drobny ; avec quelques leçons du même genre, cet excellent élève peut devenir un maître.

Sans avoir l'expérience d'Abdesselam ni de Destremau, il y a, après Rémy, Henri Pelizza et quelques jeunes gens, dont Haillet — Palois comme Pelizza — qui ne sont pas indignes de crédit ; Pelizza, lui aussi retenu trop longtemps en province, aurait déjà monté de quelques crans s'il avait bénéficé des avantages de la capitale ; quant au jeune Haillet, il ne lui manque que de savoir, en temps utile, changer de cadence et varier son jeu ; acquisition qui ne peut être que le fruit de l'expérience ; pourquoi ne pas le mettre à l'essai ?

Il nous reste du moins une grande consolation dans le marasme où nous végétons depuis la dispersion des Mousquetaires : c'est de voir que les titres que l'on acquiert au stade Roland-Garros n'ont rien perdu de leur prestige ; demain, dans nos internationaux, les meilleurs champions étrangers se les disputeront avec acharnement.



## « SANS RANCUNE, DORIS ! »

APRÈS AVOIR DISPUTÉ AVEC ACHARNEMENT LE PREMIER SET ET GAGNÉ LE SECOND, DANS SON MATCH CONTRE DORIS HART (A GAUCHE), SHIRLEY FRY DUT S'INCLINER DEVANT SA RIVALE. ELLE SEMBLE ACCEPTER SA DÉFAITE AVEC UNE BONNE HUMEUR TOUTE SPORTIVE.

## « RIEN NE SERT DE GRANDIR, IL FAUT COURIR A POINT »

EN FINALE DES CHAMPIONNATS DE PARIS, JAROSLAV DROBNY A BATTU DICK SAVITT, BIEN QU'IL FUT DOMINÉ PAR LA TAILLE DE GÉANT DE SON ADVERSAIRE.

# PETITES CHRONIQUES

## UN BATAILLON ÉTHIOPIEN EN CORÉE

En remettant son drapeau au bataillon de volontaires éthiopiens qui va combattre en Corée avec les forces de l'O. N. U., S. M. l'empereur Haïlé Sélassié a souligné le sens de la lutte que mènent les nations libres et a exalté les vertus guerrières du soldat abyssin. « Souvenez-vous, a dit le souverain, que vous allez payer une dette d'honneur, puisque votre patrie fut libérée non seulement par le sang des patriotes mais aussi grâce à celui des fidèles alliés, également membres des Nations Unies. »

## M. ALBERT BUISSON SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DES SCIENCES MORALES

En remplacement du baron Seillière, démissionnaire, à qui a été conféré l'honorariat, l'Académie des Sciences morales et politiques a élu secrétaire perpétuel M. François-Albert Buisson, qui occupe justement à l'Institut le fauteuil d'un autre secrétaire perpétuel, M. Lyon-Caen. M. Albert Buisson présida longtemps le tribunal de commerce de la Seine et la conférence des présidents des tribunaux de commerce de France. Il est l'auteur d'ouvrages juridiques et aussi d'importants livres d'histoire, notamment sur Michel de L'Hospital.

## L'INTERNATIONAL D'ALGER

Un concours hippique international organisé par M. André Mathiot, entouré d'un comité très actif composé, entre autres, de MM. Nouvion, Tanlo et de Dunilac, de Mme Harang, des colonels Simon et Carbon, a eu lieu dernièrement à Alger. Les épreuves se sont déroulées sur l'hippodrome du Caroubier avec comme arrière-plan la vue féerique de la Méditerranée. Le chevalier d'Orgeix, « enfant chéri de la victoire », a gagné le Trophée international ; le colonel Llewellyn, M. Mathiot, le comte de Maillé, Mlle Cancre, le colonel des Roches de Chassay figurent parmi les vainqueurs.

D. T.-H.

## FLEURISSEZ VOS MAISONS

La revue *la Maison française* organise cette année encore, sous le patronage du Commissariat général au tourisme, un concours « de la maison fleurie », auquel participeront quatre cent cinquante-sept villes de France. Les concurrents devront orner leurs fenêtres d'une décoration florale susceptible de durer du 15 mai au 31 juillet. Les récompenses seront des graines, des plantes, des appareils de jardinage.

A l'occasion du bimillénaire, un concours spécial aura lieu à Paris. Divers quartiers, l'île Saint-Louis, Montmartre, la place des Victoires, l'avenue de l'Opéra, seront particulièrement fleuris.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### LA MYSTIQUE HINDOUE :

Paramhansa Yogananda, *Autobiographie d'un Yogi*, traduit de l'anglais par C. Desquier (Adyar, 452 pages). Un livre sur les Yogis écrit par un Yogi, moine de l'ordre des Swamis, disciple de Sri Yukteswar Giri, dont la vie merveilleuse est racontée et qui répondait à la définition véridique d'un homme de Dieu : « Plus doux qu'une fleur en ce qui concerne la bonté, plus puissant que le tonnerre lorsque les principes sont en jeu. »

Dans le cadre familier de l'existence de ce « saint » hindou l'auteur évoque toutes les pratiques du Yoga, qui combinent le physique et le spirituel pour créer un état psychologique rendant possibles des intuitions transcendantes à la conscience.

Empruntées à une tradition plusieurs fois millénaire, ces pratiques déroutent nos conceptions du temps et de l'espace. Elles s'accompagnent de prodigieuses manifestations de la puissance de la pensée et de récits miraculeux, comme celui de la réapparition du Yogi à son disciple trois mois après sa mort.

Ses entretiens avec Rabindranath Tagore et Gandhi juxtaposent à ces troublantes évocations des traits pris sur le vif d'une incontestable valeur biographique. Le Mahatma développe au cours d'un repas frugal ses théories sur la non-violence. L'auteur cite de lui cette pensée à laquelle une fin tragique a donné une allure de prophétie : « Si la perte de vies humaines devient nécessaire, on doit se préparer, comme Jésus, à verser son propre sang et non celui du voisin. » Ce livre est un document humain éminemment révélateur de la mentalité et des richesses spirituelles de l'Inde.

### L'HISTOIRE :

Léon-E. Halkin, *Initiation à la critique historique*, préface de Lucien Febvre (Armand Colin, 176 pages). « L'historien n'est pas autre chose qu'un homme qui se rend compte que les choses changent et qui cherche pourquoi elles changent. » Placée en épigraphe du livre, cette pensée éclaire l'esprit qui l'anime. L'auteur est professeur à l'Université de Liège ; son ton n'a rien de professoral ; il refait, après Valéry, le procès de Clio sous une forme pénétrante mais alerte. Il ironise sur la précarité des idées reçues et l'infinie variété des points de vue.

On goûtera sa critique des divisions traditionnelles dans lesquelles l'enseignement enclôt le passé. Je ne connais pas de meilleure manière de faire sentir la relativité du « temps historique » que l'énoncé de cette simple constatation : il ne s'est pas écoulé plus de temps entre la mort de Louis XV et l'élection de Fallières qu'entre l'avènement de Louis XIV et la mort de Louis XV...

L'auteur applique sa méthode critique à certains « cas » : par exemple, à la personnalité de Philippe II.

D'apparents paradoxes, un certain scepticisme : il y a dans ce livre matière à d'amples revisions de jugements et à de profitables réflexions.

ALBERT MOUSSET.

## NOUVELLES RELIGIEUSES

Plus de quinze mille Cœurs Vaillants et Ames Vaillantes se pressaient jeudi 26 avril au Palais des Sports, où se tenait, sous la présidence de S. Exc. Mgr Feltin, le meeting annuel de leur mouvement.

Des statistiques récemment établies par la Congrégation de la propagande à Rome font ressortir qu'au cours de la seconde guerre mondiale et depuis la cessation des hostilités mille trois cent soixante missionnaires catholiques ont été tués et plus de cinq cents autres ont été blessés.

S. Exc. Mgr Boisguérin, des Missions étrangères de Paris, qui vient d'être incarcéré par les autorités communistes chinoises sous l'inculpation d'espionnage, exerçait son apostolat en Chine depuis vingt-trois ans. Agé de cinquante ans, il avait été élevé en 1946 au siège épiscopal d'Iping. Il est le premier évêque dont l'arrestation ait été officiellement annoncée.

De grandes manifestations auxquelles participaient les autorités civiles et militaires de la Meurthe-et-Moselle ont eu lieu à Toul le jeudi 3 mai pour célébrer le neuvième centenaire de la canonisation par saint Léon IX du trente-troisième évêque de la ville, saint Gérard.

Dans la soirée du samedi 28 avril, les Russes de Paris ont célébré leurs fêtes de Pâques en la cathédrale de la rue Daru. En remplacement du métropolite Wladimir, empêché par la maladie, c'est l'archimandrite Sava qui présida cette cérémonie pleine de ferveur, au cours de laquelle se firent entendre les chœurs dirigés par M. Frassky. Notre photographie a été prise pendant la procession qui se déroula autour du sanctuaire et fut suivie de la bénédiction des mets traditionnellement servis à l'occasion des fêtes pascales.

## CROISADE DU SOURIRE

La croisade de l'Amabilité est maintenant devenue une tradition. Chaque année un « commando » de charmantes jeunes femmes se rassemble à sa base de départ des Champs-Elysées. Pour 1951, c'est la gracieuse artiste Blanchette Brunoy qui a coupé le ruban symbolique, lançant ainsi à l'attaque cette unité qui fera certainement sans coup férir la conquête de tous les Parisiens.

## A LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Il y a cent ans que la bibliothèque Sainte-Geneviève s'est installée dans l'édifice construit pour elle par Labrouste. On sait que cette construction marque une date dans l'architecture française par l'emploi que Labrouste y fit du fer.

Il fit là figure de novateur. La façade aux lignes sobres que Labrouste construisit pour la bibliothèque et, surtout, la vaste salle de travail aux arcades métalliques parurent à ses contemporains des conceptions neuves et hardies.

Pour commémorer ce centenaire, le conservateur de la bibliothèque, M. de Valous, a organisé une exposition de manuscrits, de livres précieux et de reliures qui mérite de recevoir de nombreux visiteurs. La vieille « librairie » contient en effet de véritables trésors que le grand public n'a pas souvent l'occasion d'admirer.

## LE SALON DE L'ARMÉE

Le Salon de l'armée se tiendra à Paris, au musée des Travaux publics, du 18 mai au 2 juin. Il sera présenté ensuite dans plusieurs villes de garnison des troupes alliées en Allemagne. Cette exposition groupe avec les œuvres dues à des membres des personnels du département de la Défense nationale les œuvres d'artistes civils et militaires à sujets militaires, historiques ou d'outremer. Cette année, de plus, des anciens combattants américains ont été invités à participer à ce Salon.

## UN MUSÉE DU MONTPARNASSE

C'est une excellente idée, dont il convient de féliciter M. Marc Vaux et tous ceux qui l'ont assisté, de créer à Montparnasse un musée où revit le passé de ce quartier où jadis les ailes des moulins qui parsemaient la campagne tournaient au-dessus des cabarets où les artistes se donnaient rendez-vous.

Installé dans un ancien atelier, 10, rue de l'Arrivée, tout près de la gare, le nouveau musée rassemble une documentation qui, par la gravure et par l'estampe, évoque les paysages disparus. Des œuvres signées de noms de peintres et de sculpteurs aujourd'hui célèbres et dont Montparnasse fut le berceau rappellent toute une époque brillante. Et les poètes, Apollinaire, Max Jacob, Paul Fort, ne sont pas oubliés. M. Jean Marin présida l'inauguration de ce musée, inscrite dans le bimillénaire de Paris. Par son attrait propre et par l'intérêt des manifestations artistiques qui y seront organisées il doit devenir un lieu où aimeront à se rencontrer tous ceux qui apprécient l'apport passé et actuel de Montparnasse dans la vie artistique.

# LE COGNAC

## SON HISTOIRE

Le film que projette actuellement, dans les principales salles, le Bureau national du Cognac a reçu du public un accueil enthousiaste; aussi désirons-nous le compléter par une étude plus approfondie de l'histoire du Cognac.

Il est impossible de spécifier à quelle date exacte la distillation a commencé dans les Charentes; toutefois un mémoire adressé au roi Louis XIV, en 1698, par l'intendant général Bernage établit que, dès le XVII[e] siècle, un commerce d'eaux-de-vie déjà important se faisait en Charente avec l'Angleterre et le Danemark. Mais c'est au XVIII[e] siècle, au moment où Jean MARTELL vint en France, que le négoce des eaux-de-vie prit son essor et se répandit dans le monde entier. Dès l'année 1728 il s'expédiait, par le port de Tonnay-Charente, 27.000 barriques d'eau-de-vie provenant de la région délimitée des Charentes.

La lecture des écrits et mémoires établit que la vallée des Charentes était entourée de coteaux tapissés de vignobles. Dès le XVII[e] siècle des négociants, surtout Hollandais et Scandinaves, venaient acheter les vins de ces coteaux, particulièrement estimés et recherchés, dits des « Borderies ». Par la suite le commerce des vins se transforma par la distillation, qui présentait un double avantage : d'abord, de permettre de conserver sous un faible volume la quintessence du vin, ensuite, d'en assurer le transport et l'écoulement plus facile, à une époque où les frets étaient rares et coûteux.

La distillation n'a qu'un but : séparer par l'ébullition les alcools et les essences qui donnent au vin son goût et son parfum de l'eau qui entre dans sa composition pour environ 90 %.

La région de production du Cognac est délimitée et légalisée par le décret du 1[er] mai 1909 et correspond sensiblement aux confins géographiques des deux départements de la Charente et de la Charente-Maritime. C'est donc sur un territoire peu étendu et avec une production nécessairement restreinte que se récoltent et se distillent les eaux-de-vie de Cognac.

Partout, dans le monde entier, on peut faire des eaux-de-vie, mais c'est seulement dans la région délimitée des Charentes qu'on peut faire du Cognac, car le terrain et le climat ne peuvent nulle part ailleurs se présenter ensemble et avec les mêmes caractères.

C'est en 1715 que le fondateur de la Maison MARTELL vint s'établir à Cognac et se spécialisa rapidement dans le négoce des eaux-de-vie de la région, et depuis plus de deux siècles la Maison MARTELL appartient à la famille Martell, pérennité qui mérite d'être signalée parce que très rare dans les annales du commerce, tant en France qu'ailleurs.

### LE PROCÉDÉ CHARENTAIS DE DISTILLATION

L'appareil de distillation en usage dans les Charentes est resté le même à travers les âges. Cette distillation se fait en deux temps, c'est-à-dire en deux chauffes, le début et la fin de chacune d'elles étant éliminés, afin de ne recueillir que l'âme même du vin. C'est une opération délicate, que les pères transmettent aux fils et qui fait l'orgueil du véritable paysan charentais.

L'eau-de-vie sortant de l'alambic est incolore, limpide et titre de 68 à 72 degrés.

### LE VIEILLISSEMENT

L'eau-de-vie est logée dans des fûts en bois de chêne du Limousin. Elle emprunte au bois des principes solubles et aussi, par porosité, l'oxygène de l'air. L'essence du chêne, sous l'influence du temps, se marie au liquide.

Des phénomènes chimiques, lents et continus, font qu'une évaporation se produit, que le degré baisse, que l'eau-de-vie se colore et que son arôme se développe.

Le Cognac ne s'améliore pas en bouteilles : il ne vieillit qu'en fûts. C'est durant cette période de vieillissement dans les chais que s'opère cette métamorphose d'un liquide incolore comme l'eau, sec et dur au gosier, en une liqueur ambrée, bouquetée et dégageant l'odeur fine et pénétrante du raisin en fleurs.

### IMPORTANCE DU STOCK

Le rôle du négociant intervient alors et est d'autant plus prééminent que le stock dont il dispose est de quantité plus élevée. Celui de la Maison MARTELL atteint et même dépasse 200.000 hectolitres ; il est composé d'eaux-de-vie différentes, issues de crus différents mais toujours des premiers.

*Société de distribution du* **COGNAC MARTELL**, *5, rue La Boétie*

### LA DÉGUSTATION

Pour déguster le Cognac l'emploi d'un verre de forme dite « tulipe » est à recommander. Ce verre étant rempli à moitié, le dégustateur le contemple, le chauffe dans le creux de la main, agite le liquide, le respire et enfin le boit lentement, à petites gorgées. L'intensité, la puissance et la persistance du bouquet sont telles qu'un verre ayant contenu le précieux liquide reste tout embaumé durant plusieurs heures.

Le Cognac ne se consomme pas seulement à la fin des repas, il peut être bu à toute heure de la journée: étendu d'eau gazeuse ou non, avec ou sans sirop, il constitue un rafraîchissement tonique, léger et qui parfume délicieusement la bouche. En hiver, avec de l'eau chaude, il donne un grog incomparable. En cuisine, le Cognac est un des éléments indispensables des meilleures recettes.

Stimulant incomparable dans certaines maladies anergissantes et infectieuses, son action peut n'être pas seulement curative, mais préventive. Il combat victorieusement la grippe et la fatigue.

Tout homme de goût rendra grâces, en dégustant son petit verre, au vigneron qui, il y a trois siècles, créa et distilla le Cognac, cette liqueur à nulle autre pareille, or et ambre, joyau et parfum, source jaillissante de joie, d'énergie et de vitalité, dont la douceur est un enchantement et la saveur une volupté.

L'authenticité du Cognac, de la production à la consommation, est garantie par l'acquit régional jaune d'or que délivre l'État français.

Les Cognacs Martell, provenant de vins soigneusement sélectionnés des meilleurs crus de la région délimitée des Charentes, sont toujours de qualité égale et parfaite. Ils ne varient de prix et ne se différencient que par leur degré de vieillissement et leur âge.

Ils sont offerts par la Maison MARTELL à sa vieille et fidèle clientèle sous les types suivants :

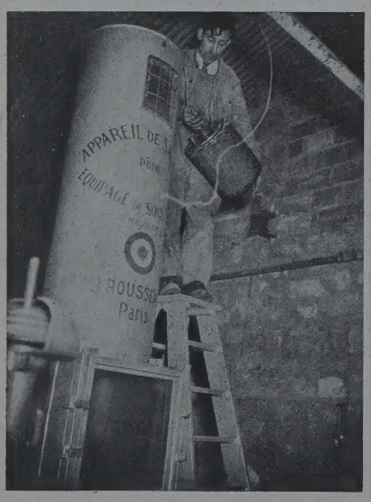
**3 étoiles**
**V. S. O. P.**
**Cordon Bleu**
**Cordon Argent**
**Extra**

Distilleries personnelles, vieillissement dans ses propres chais, stock considérable soigneusement entretenu et nourri, expérience accumulée de génération en génération, haute et vieille réputation plus de deux fois centenaire, voilà ce qui fait la force et le prestige du COGNAC MARTELL et assure son rayonnement dans le monde.

---

# LE IV[e] CONCOURS LÉPINE RASSEMBLE 638 PETITS INVENTEURS

*INSTALLE sur les bords de la Seine, entre l'Alma et Concorde, le Concours Lépine a réuni cette année 638 inventions, dont la diversité ne manquera pas de compliquer la tâche du jury. Il y a de tout, désormais, au concours des petits inventeurs : depuis la maquette d'un navire à charnières et pistons qui doit transformer en énergie électrique le mouvement des vagues, jusqu'à ce dispositif permettant — assure-t-on — la cuisson des aliments par l'utilisation des rayons solaires. On y trouve aussi le prototype du ski démontable, primé récemment par le Touring Club de France, des meubles démontables, eux aussi, un volumineux rapport sur de nouveaux modes de construction et même une... baigneuse égyptienne « en ciment armé ». La bicyclette volante a cédé la place au vélo à réaction et les petites trouvailles pratiques voisinent avec les projets plus ambitieux, tels le sous-marin de poche.*




### LE PLUS PETIT SOUS-MARIN

Un ancien scaphandrier a mis au point cet appareil destiné à sauver les marins d'un sous-marin naufragé. Pour faire ses démonstrations il a construit non seulement la cloche de sauvetage ci-dessus, mais un sous-marin modèle réduit. Son submersible est plus petit encore que les « sous-marins de poche ». Cinq mètres de longueur sur un mètre de largeur ; son poids total est inférieur à 3 tonnes. La cloche de sauvetage est montée en permanence sur le sous-marin. Elle s'encastre dans un sas, guidée par une racine conique qui permet son utilisation même lorsque l'épave est légèrement inclinée, et elle permet à deux hommes munis de bateaux pneumatiques de regagner la surface à chaque remontée. La manœuvre est renouvelée jusqu'à ce que tout l'équipage soit sorti.

### POUR LA NAVIGATION FLUVIALE

Cette maquette représente une péniche remontant une rivière en utilisant la force du courant. Celui-ci actionne une roue à aubes placée à l'avant, laquelle entraîne à son tour une roue de camion reposant au bout d'un axe sur le chemin de halage. Sur ce modèle réduit, présenté au Concours Lépine, les résultats sont impressionnants. Les conditions d'une expérience réelle paraissent plus difficiles à réaliser.

### POUR LES CYCLISTES

Annoncée l'année dernière, cette bicyclette à réaction est présentée pour la première fois au Concours Lépine, mais elle ne peut être essayée dans l'enceinte de l'exposition. Elle voisine avec le vélo à hélice. Cette dernière, actionnée par le pédalier, est placée derrière le cycliste dans une tuyère de tôle. Elle accroît notablement la vitesse, paraît-il. Il en est de même du gyroscope qui équipe un troisième engin, à demi carrossé.

### APPAREIL DE SAUVETAGE

Voici encore un appareil de sauvetage, applicable celui-ci aux incendies. Il fonctionne un peu à la façon d'un ascenseur. Actionné à la force des poignets pour la montée, il assure une descente ralentie et en toute sécurité grâce à une ceinture spéciale. Monté en quelques minutes, l'ensemble peut s'adapter à toutes les fenêtres.

### LE FIL A COUPER... LES ARBRES

Il s'agit effectivement d'une mince ficelle capable de scier sinon un tronc d'arbre, du moins de solides branches. Traitée avec un produit abrasif, cette ficelle, courbée à la façon d'un arc, se transforme en une véritable scie. La démonstration sur feuilles de contre-plaqué semble encourageante.

## NOUS AVONS LU POUR VOUS

A. Maraval-Berthoin. *Dâssine, sultane du Hoggar* (Fasquelle).

L'auteur nous conte, en la romançant, la vie d'un personnage réel. Alliée des Français, qu'elle aida contre les pillards, Dâssine fut une fidèle amie du Père de Foucauld. Elle l'admirait beaucoup, « lui, faible et vêtu de pauvreté, écouté par tous comme s'il était le Maître de nos Maîtres », et l'eût sans doute sauvé de la mort si elle avait été présente.

Ce roman où la vie des Touareg est évoquée ainsi que les premières expéditions françaises offre au lecteur l'intérêt d'un récit à la fois historique et poétique, car le style réussit à donner l'illusion d'une traduction d'un conte d'amour arabe qui aurait conservé intact le charme de l'original.

Richard Borel : *Eglé* (Calmann-Lévy).

Ce roman, qui paraît dans une collection intitulée « Action, Amour et Aventure », justifie pleinement ce titre, car il mêle de la plus étroite manière ces éléments et tient éveillé l'intérêt du lecteur.

Claude Rostand. *Petit Guide de l'auditeur de musique : les chefs-d'œuvre du piano* (Plon).

Puisque le piano reste un des maîtres du jour, signalons ce très précieux ouvrage que vient de publier Claude Rostand. En apparence livre de vulgarisation, il s'agit plutôt (comme le souligne Alfred Cortot dans sa préface) d'un véritable répertoire de la musique de piano, riche en documentation encore que rapide à assimiler. L'ambition de l'auteur, à l'origine, était sans doute d'éclairer l'amateur de concert et de disques sur les œuvres de son goût ; mais le but se trouve amplement dépassé, et j'imagine que nombre de virtuoses n'hésiteront pas à puiser dans ce *vade-mecum* quand leur fera défaut quelque indispensable renseignement. J'eusse aimé, pour ma part, adjoints au répertoire des noms cités, un lexique, même succinct, ainsi qu'un chapitre consacré aux grandes interprétations des virtuoses célèbres, donnant, à l'occasion, le jugement de la tradition ou la préférence dictée par le goût personnel. Mais si j'ajoute que chaque division du livre comporte une excellente synthèse enrichie d'une esquisse bibliographique, j'aurai souligné que l'ouvrage, en dépit de ses dimensions restreintes, renferme déjà l'essentiel du sujet.

Le Numéro de PRINTEMPS de France-ILLUSTRATION

EST PARU...

*L'avez-vous lu ?*


## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

A notre époque où l'on se doit, d'après certains, d'être « figuratif » ou « non figuratif », Rohner oppose un défi. Effectivement la peinture de Rohner affirme tout d'abord et dans un examen rapide ses dons de pure et de franche objectivité. Il poursuit la nature jusqu'au fond d'elle-même, son réalisme dépassant le stade du vrai pour atteindre presque les limites d'une « surréalité » (pour ne pas dire d'un surréaréalisme !) qui frise fréquemment le trompe-l'œil. En ce sens Rohner serait digne d'être Espagnol. Car dès l'instant où il accède à cette vérité, il la dépasse et recrée ainsi un cosmos hors du commun. Sa peinture revêt alors un puissant effet de rêverie et devient en quelque sorte d'une très intense intellectualité. Sa sévérité, son austérité font songer à l'esprit de Port-Royal : ce « jansénisme pictural » est un des aspects les plus émouvants de l'art de Rohner.

MAURICE SÉRULLAZ.

## AVIS FINANCIER

### B. N. C. I.

Le bénéfice net de l'exercice 1950 ressort à Frs : 123.536.679.

La répartition, soumise à l'approbation de la Commission de contrôle des banques, comporte l'attribution de 63 fr. nets par part bénéficiaire comme en 1950.


LIMOGES
Centre d'Affaires
Sa FOIRE ANNUELLE
du 19 MAI au 3 JUIN
PORCELAINES · ÉMAUX · CHAUSSURES
MÉGISSERIE · PAPIERS · CARTONS
Industrie - Artisanat - Agriculture

L'INCROYABLE ODYSSÉE DE SIX HOMMES

*Thor Heyerdahl*

L'EXPÉDITION DU "KON-TIKI"

9.000 KIL. DU PÉROU A TAHITI

parmi les poissons-volants, maquereaux-serpents, pieuvres volantes, anguilles de mer, etc., etc...

Un vol. in-8, illustré d'extraordinaires documents, 525 frs

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

EN RADEAU SUR LE REDOUTABLE PACIFIQUE

LAMPES A SATINAGE INTERNE

Les grands fabricants français sont en mesure d'assurer à nouveau la production en grande série des lampes à satinage intérieur. Ces lampes diffusent la lumière sans l'absorber comme le ferait une lampe dépolie antérieurement ou opalisée dans la masse. La surface extérieure de l'ampoule est parfaitement lisse, donc facile à entretenir.

LA TOURAINE... Votre relais

Le Choiseul

AMBOISE Téléph. : 2-81

Dans son cadre historique, à l'ombre de ses arbres centenaires, vous goûterez le calme reposant des bords de la douce Loire. Vous aimerez son luxueux confort et ses délicieuses spécialités.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

COURCELLES. Hôtel partic. 6 pièces tt conf. Belle install. moderne. Sup. atel. d'artiste et réception. Impeccable. 15 millions. Libre. NEVEU, 19, rue Saint-Saëns. SUF. 54-48.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT

entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20. T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

LES BONS DU TRÉSOR A INTÉRÊT PROGRESSIF

SONT ANONYMES ET EXONÉRÉS DE TOUS IMPOTS

RENSEIGNEZ-VOUS SUR LES NOUVEAUX AVANTAGES QU'ILS COMPORTENT

PRIX D'ÉMISSION ..... 4.975 Francs

PRIX DE REMBOURSEMENT APRÈS TROIS ANS .... 5.550 Francs

REMBOURSABLES A VUE APRÈS 3 MOIS




Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

SEULS FABRICANTS :
**TISSAGES VOIRON-CHARTREUSE**

LA MARQUE SUR LISIÈRES ★★★ IMPRESSIONS DE LYON ★★★ SOU NE SE FROISSE PAS VOUS GARANTIT UN COTON DE QUALITÉ

A. Bucheret Lyon